la puissance d'une libre [illegible] dans les [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] toute [illegible] [illegible] qu'il [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] tique. [illegible] [illegible] [illegible] les lois [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] l'Église [illegible] [illegible] Rien [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] [illegible] du concile [illegible] [illegible] [illegible] dans [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

Daignez, [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] lequel je vous [illegible] [illegible]

[illegible]

RÉPONSE

AUX

DERNIERES ATTAQUES

DIRIGÉES PAR

M. L'ABBÉ CHANDONNET

CONTRE LES PARTISANS DE LA MÉTHODE CHRÉTIENNE

ET

COMMENTAIRES SUR DES DOCUMENTS AUTHENTIQUES QUI DÉVOILENT LES MACHINATIONS DE MM. LES ABBÉS CHANDONNET ET BENJAMIN PAQUET

PAR

GEORGE SAINT-AIMÉ

" Excæcavit enim illos malitia eorum."
(SAP. II, 21.)
Leur malice les a aveuglés.

1868.

R

tr
tr
ap

pr
so
da
l'
le
ch
di
d'

ch
au
jo
ab
lé
po

PRÉLIMINAIRES.

Résumé des opinions émises par les partisans de la réforme chrétienne dans l'enseignement—Conduite tenue par M. l'abbé Chandonnet dès que cette réforme fut proposée—Ses dernières attaques—Il veut la guerre à tout prix.

On se rappelle, nous ne pouvons pas dire avec bonheur, le trop fameux M. l'abbé Chandonnet. Il y a presque tout juste trois ans, il eut occasion de montrer ce qu'il était et de se faire apprécier à sa juste valeur.

Des hommes au sens droit, aux intentions pures, aux vues profondément chrétiennes, voyant le mal déborder à flots sur la société, jugèrent opportun de proposer et de solliciter une réforme dans l'enseignement. Cette réforme, préconisée par tout ce que l'Eglise et l'Etat comptent de plus grand et de plus illustre dans leur sein, devait consister à faire étudier davantage les auteurs chrétiens aux jeunes élèves des colléges et conséquemment à diminuer la dose de paganisme qu'on leur administre chaque jour, d'après les programmes d'études que nous a légués la Renaissance.

La raison qu'ils firent surtout valoir, c'est que pour former des chrétiens, seul but de l'éducation, il faut parler christianisme aux enfants sur tous les tons et sous toutes les formes, tous les jours et à chaque heure du jour. Car, de même qu'il serait absurde de passer la majeure partie de son temps à étudier la législation, les mœurs et les superstitions des anciens Iroquois pour se préparer à figurer dignement dans la haute société, de

même l'est-il aussi de consacrer la plus belle et la plus précieuse portion de son existence à l'étude des lois, des mœurs, de la philosophie, de la religion, en un mot de tous les faits et gestes des anciens Grecs et Romains, quand on est appelé à vivre dans la grande société chrétienne.

D'ailleurs, la parole du catéchisme est là, et jamais on ne pourra la biffer, quoi qu'on fasse : l'homme a été créé pour connaître Dieu, l'aimer, le servir et par ce moyen arriver à la vie éternelle.

Il faut connaître Dieu. Or, Dieu est la vérité par essence ; donc c'est la vérité qui doit être l'aliment de nos intelligences, dans le jeune âge surtout, puisque l'Esprit Saint nous déclare que cette époque est décisive dans la vie ; c'est la vérité et la vérité pleine et entière, sans aucun mélange d'erreur qu'il faut étudier ; vérité par conséquent qu'il faut puiser aux véritables sources : les Saintes Ecritures et les œuvres des grands écrivains catholiques, qui ont été les lumières de l'Eglise, et qui n'ont fait que commenter le dépôt sacré que Dieu a commis à sa garde.

Il faut aimer Dieu ; donc il faut étudier les divines manifestations de son amour infini pour les hommes ; et, comme elles ne se trouvent consignées que dans les sources mentionnées plus haut, c'est donc à elles encore qu'il faut puiser pour faire cette étude.

Il faut enfin servir Dieu ; donc il faut connaître ses adorables volontés et y conformer notre conduite. Par conséquent, ce sont encore les mêmes livres qu'il faut interroger pour savoir quels sont les préceptes qui nous sont imposés, les obligations que nous avons à remplir et les conseils qui nous sont donnés. De plus, comme les *Vies des Saints* sont la mise en pratique des préceptes et des conseils évangéliques, il est indubitable qu'elles doivent être comptées au nombre des matières qui forment un enseignement vraiment chrétien.

Donc, en définitive, les Saintes Ecritures, les écrits des Pères de l'Eglise, dans les parties qui sont à la portée des jeunes gens et qui leur conviennent, les *Vies des Saints*, voilà ce qui doit faire le fond des études classiques.

Quant aux auteurs païens, les partisans de la réforme chrétienne de l'enseignement demandèrent avec instance qu'ils

fussent parfaitement expurgés *ab omni labe purgati*, avant d'être remis aux mains des jeunes élèves.

Telles furent en substance les idées suggérées par ceux qui voulaient un enseignement plus en rapport avec notre vie sociale et religieuse. Or, le fait est qu'elles déplurent beaucoup à M. l'abbé Chandonnet. Nous ne saurions dire si ce fut par raison ou par instinct qu'il se prit de haine pour la méthode proposée ; tout ce que nous savons, c'est qu'il se cabra tout d'abord. Il prit ensuite le mors aux dents, et, dans les champs du gaumisme, comme il se plait à dire, il caracolla en indiscipliné qu'il était.

Chose incroyable ! Au moment même où il stigmatisait la méthode chrétienne d'enseignement, il préconisait, en présence de jeunes élèves en philosophie, Descartes mis à l'index pour d'excellentes raisons. A l'en croire, lire et étudier Descartes, c'était le vrai festin des hautes intelligences. Il n'en fallait pas davantage pour aiguiser l'appétit de ses jeunes disciples et les rendre passionnément désireux de toucher au fruit défendu. Pour ne rien dire de plus, pareille conduite ne s'explique guère de la part de celui qui a toujours voulu se donner comme la vérité tangible et parlante. Nous aurons le mot de l'énigme quand nous serons arrivés au dernier chapitre de la présente brochure.

Bref, M. l'abbé partit pour l'Europe dans un concours de circonstances telles qu'il dut s'estimer heureux d'avoir à changer de théâtre, au moins pour un temps. Malheureusement, il ne comprit pas assez sa position. Les affaires se compliquèrent pour lui pendant le voyage (nous pourrons donner d'amples détails si M. l'abbé le désire) ; arrivé à Rome, il reçut des nouvelles qui lui firent froncer les sourcils, et de fait, il y avait de quoi. Les portes du Séminaire de Québec lui étaient fermées ; il l'apprit à ses amis par une phrase qui, venant de lui, surprit tout le monde par son odeur ascétique : M. L'ABBÉ SE FAISAIT PASSIONNISTE.

On parla, on conjectura, on prophétisa à ce sujet, et les plus incrédules étaient sur le point de croire à la vocation religieuse de M. l'abbé, quand on le vit soudain, en août, 1857, reparaître en Canada. Un de ses jeunes amis, assez malhabilement aposté, se donnait beaucoup de mal à écrire d'Europe des lettres toutes boursoufflées d'exagérations. Au dire de ce trop dévoué correspondant, Rome tout entière se serait émue au bruit des succès de

M. l'abbé qui faisait des prodiges. Il allait être triplement docteur : philosophie, droit canon, théologie, il avait tout absorbé en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Les gens sensés et ceux qui savent un peu comment vont ces sortes d'affaires riaient sous cape, comme on dit, et haussaient les épaules. En deux ans, quoiqu'on ait déjà été préparé par certaines études, on ne peut faire qu'effleurer quand le champ est aussi vaste que l'est celui de la philosophie, du droit canon et de la théologie. Les trois doctorats de M. l'abbé Chandonnet ne sont ni plus ni moins que des certificats de bonnes études élémentaires. Il y a bonnets et bonnets ; la coiffure de M. l'abbé n'est pas d'un triple airain. Mais il fallait, coûte que coûte, servir la cause de ce digne personnage et l'on crut devoir, pour atteindre le but, mettre sur pieds toute une armée de points d'exclamation et d'hyperboles bien nourries. Peu se sont laissé prendre au piége, et l'illusion eut-elle été possible pendant quelque temps, que M. l'abbé Chandonnet l'eût complètement détruite par la publication de ses récents travaux.

Lui qui, mieux que tout autre, connaissait sa propre histoire, aurait au moins dû avoir assez de sagesse et de prudence pour, de retour en Canada, se tenir parfaitement coi et enveloppé dans le manteau d'une profonde modestie. Mais non ; il paraît n'avoir pas même l'instinct de sa propre conservation. Rome, qu'il dit si bien connaître et que nous connaissons probablement mieux que lui, ne s'est donc pas révélée à ses yeux comme la grandeur fondée sur l'humilité du Christ et sur celle du chef des apôtres ! Assurément M. l'abbé eut appris beaucoup de choses importantes à savoir, surtout pour la conduite de la vie, s'il eût séjourné plus longtemps à Rome, *ce centre où Pierre vint asseoir le roc solide* de l'humilité *et dresser sa tente victorieuse de* l'amour-propre. Il n'eut pas cette sagesse ni cette prudence ; il s'installa de suite comme grand luminaire, et quelques astres errants, qui s'accusaient eux-mêmes d'être de parfaites nullités dans le monde de la lumière, acceptèrent, pour jouer un rôle quelconque, de graviter autour de ce nouveau soleil dont ils ne prévoyaient pas la prochaine éclipse totale.

Le premier soin de M. l'abbé fut de chercher comment il pourrait propager ses idées d'autrefois et se venger de ceux qui l'a-

vaient jadis combattu. Il n'eut pas la peine de chercher longtemps. Comme il avait stationné à Rome l'espace de deux ans et qu'il en revenait décoré de titres pompeux, il s'imagina qu'il n'aurait qu'à ouvrir la bouche pour faire accepter toutes ses paroles comme autant d'articles de foi. Il se dit donc : " Je ferai des conférences et des lectures, et avec cela je finirai par avoir raison."

Or, depuis plus de six mois ces conférences et ces lectures lui ont servi comme de château-fort d'où il lance à droite et à gauche les traits les plus acérés qu'il tient en réserve dans son carquois doctoral. Les partisans de la méthode chrétienne ont incontestablement été les plus maltraités ; et, bien qu'ils eussent en main plus qu'il ne fallait pour forcer M. l'abbé à battre en retraite et même à se cacher six pieds sous terre, ils se sont armés de patience ; ils n'ont rien dit, espérant toujours que cela finirait et qu'on leur permettrait quelque bon jour de vivre en repos. Mais puisqu'il est bien constaté aujourd'hui que M. l'abbé se propose d'être intarissable et que, d'un autre côté, il peut se servir sans entraves des organes de la publicité pour distribuer des soufflets vers les quatre points cardinaux, nous avons résolu de mettre un terme à ce dévergondage d'allures.

Nous ferons connaître M. l'abbé Chandonnet tel qu'il est ; et pour remplir le cadre que nous nous proposons, il nous suffira de ne citer et de ne commenter que quelques unes des pièces authentiques, qui sont en notre possession, et dont il a seul l'honneur d'être le père. Nous ferons voir jusqu'où il a pu pousser l'astuce et l'audace dans le dernier épisode de la question des classiques.

Un savant confrère et ami, M. l'abbé Benjamin Pâquet, docteur en théologie, figurera comme digne acolyte de M. l'abbé Chandonnet, et l'on verra enfin quelle est la confiance qu'on peut reposer en ces deux hommes.

I

Attaques que M. l'abbé a dirigées contre nous dans l'*Evénement* du 1er mai 1868.

Nous allons maintenant entrer en matière et faire en sorte de ne dire que juste ce qu'il faut pour répondre aux attaques de M.

l'abbé et en même temps le guérir de la manie de mordre tous ceux qui refusent de se prosterner devant son fétiche : le rationalisme ou cartésianisme en philosophie, le paganisme en littérature.

C'est dans une conférence intitulée : *Quelques mots sur Rome*, et publiée sur l'*Evénement* du 1er mai 1868, que M. l'abbé a voulu savourer le plaisir d'essayer contre nous la mieux aiguisée de ses dents rancunières. Voici les trois paragraphes qui nous concernent et qui paraissent avoir été limés avec le plus grand soin.

" Dans une brochure qu'il eut fallu brûler sur la place publique, " si elle eût seulement mérité de passer par le feu, bien honteuse " aujourd'hui sans doute d'avoir été mise en face de la lettre d'un " évêque, l'on disait que le paganisme ayant plongé dans le sol " romain des racines plus profondes qu'ailleurs, il n'est pas éton- " nant qu'elles y aient conservé plus longtemps leur énergie natu- " relle et même laissé des traces qui ne sont pas encore effacées.

" Quel délire ! Quoi ! c'est à Rome, au centre même où Pierre " vint asseoir le roc solide et dresser sa tente victorieuse, au foyer " embrasé de la vérité surnaturelle, à la cime de la montagne où " le vrai Dieu a posé l'autel sur lequel il veut être adoré en esprit " et en vérité ; c'est à Rome que la foi serait moins éclairée et " moins puissante ? Et que signifie cette persistance, cette im- " mortalité de la nature mauvaise en face de la grâce qui sur- " abonde à sa source ? Doit-on tant compter sur la résistance " naturelle, quand Dieu se plaît à porter ses grands coups vers un " point qu'il est nécessaire d'emporter ? Qu'on dise, si l'on veut, " que nulle part le combat ne fut plus rude, plus acharné, le sang " plus généreusement versé, cela est vrai. Mais dire qu'à la place " forte la victoire du christianisme est plus douteuse et moins en- " tière, c'est ineptie ou blasphême.

" Oh ! celui qui parla ainsi de Rome, a pu voir peut-être, mais " assurément n'a jamais connu ni Rome ni les Romains. Il n'a " pas compris pourquoi la croix qui domine tout a respecté plus " d'une œuvre de la nature ou de l'art et n'a détruit du paganisme " que le mal."

II

M. l'abbé Chandonnet nous fait dire ce que nous n'avons jamais dit à propos du paganisme à Rome.

Cette tirade de M. l'abbé Chandonnet est certainement un brillant morceau ; mais comme dit le proverbe, tout ce qui brille n'est pas or. Si nous la faisons passer au creuset d'une juste critique, nous nous convaincrons que le proverbe trouve ici sa rigoureuse application. Elle fourmille de termes impropres et conséquemment d'équivoques. Pour plus de clarté et de précision, examinons-la par parties, et voyons un peu qu'elle est sa véritable valeur.

“ Dans une brochure, dit M. l'abbé Chandonnet, qu'il eut fallu “ brûler sur la place publique, si elle eût seulement mériter de “ passer par le feu, bien honteuse aujourd'hui sans doute d'avoir “ été mise en face de la lettre d'un évêque, l'on disait que le paga- “ nisme ayant plongé dans le sol romain des racines plus pro- “ fondes qu'ailleurs, il n'est pas étonnant qu'elles y aient conservé “ plus longtemps leur énergie naturelle et même laissé des traces “ qui ne sont pas encore effacées.”

Pour le moment nous ne dirons rien de l'appréciation que M. l'abbé fait de notre brochure, ni du châtiment qu'il eut fallu lui faire subir, et qu'il regarde même comme n'étant pas suffisamment ignominieux. Nous reviendrons là-dessus plus tard, et nous nous en occuperons longuement. Ce qu'il importe de vérifier actuellement, c'est l'exactitude des faits qu'il allègue, de la doctrine qu'il enseigne.

M. l'abbé affirme donc, sans hésiter le moins du monde, que nous avons dit que “ le *paganisme* ayant jeté dans le sol romain “ des racines plus profondes qu'ailleurs, il n'est pas étonnant “ qu'elles y aient conservé plus longtemps leur énergie naturelle “ et même laissé des traces qui ne sont pas encore effacées.”

Or, jamais nous n'avons formulé cette proposition ; le fond et la forme, tout appartient à M. l'abbé. Ce que nous avons dit dans la brochure qu'il incrimine, le voici, et chacun pourra se convaincre que M. l'abbé parle de choses dont il n'a pas une idée exacte, ou bien qu'il n'est pas de bonne foi.

“ On n’ignore pas sans doute, avons-nous dit, que c’est à Rome
“ que le *système païen* a jeté les premières et les plus profondes
“ racines ; que c’est là que la Renaissance a fait naître le plus fol
“ enthousiasme et produit l’engouement le plus funeste.”

Nous le demandons, est-elle sensible et palpable maintenant la supercherie ou l’ignorance de M. l’abbé Chandonnet ? Nous avons dit que c’est le *système païen* qui a jeté de profondes racines à Rome, et lui nous fait dire que c’est le *paganisme* purement et simplement. Nous avons parlé de l’engouement produit à Rome par la Renaissance, qui introduisit le paganisme dans les lettres et dans les arts, et lui donne à entendre que nous prétendons que l’ancien paganisme social et religieux, tel qu’il existait aux temps de la république et des Césars, n’a jamais été complètement vaincu à Rome, et qu’on en retrouve encore des traces. Il y a donc un abîme entre notre manière de dire et la sienne : les mots *paganisme* et *système païen* n’ont jamais été et ne seront jamais synonymes ; nous ne les avons jamais employés l’un pour l’autre. Le *paganisme*, c’est le mal constitué, organisé ; c’est le mal sur lequel est basé tout un ordre social et religieux, tandis que le *système païen* n’est autre chose que l’instruction donnée par l’intermédiaire de livres païens.

Si encore M. l’abbé Chandonnet eût dit *paganisme dans l’éducation*, il eût été correct ; mais non, il dit *paganisme* tout court, ce qui réveille une toute autre idée et dénature le sens de nos paroles. Qu’il apprenne donc à parler français ou à être franc.

III

M. l’abbé Chandonnet joue encore sur les mots, sur le mot *Rome* principalement.

Après avoir mis sur notre compte une proposition à lui seul imputable, M. l’abbé Chandonnet s’abandonne à de grands et vigoureux mouvements oratoires ; il pirouette sur l’exclamation et nous lance des regards indignés.

“ Quel délire ! s’écrie-t-il, quoi ! c’est à Rome, au centre même
“ où Pierre vint asseoir le roc solide et dresser sa tente victorieuse,

" au foyer embrasé de la vérité surnaturelle, à la cime de la " montagne où le vrai Dieu a posé l'autel sur lequel il veut être " adoré en esprit et en vérité ; c'est à Rome que la foi serait " moins éclairée et moins puissante."

Que M. l'abbé nous permette de lui demander de faire halte ici. S'il entend dire que notre opinion est que des restes de l'ancien paganisme, tel que défini précédemment, ont *toujours* existé à Rome, de façon que l'idolâtrie a *toujours* menacé d'y relever la tête et que pour cette raison la foi y est moins éclairée et moins puissante qu'ailleurs, nous lui répondrons que tout cela est de sa propre invention. Qu'il dise où et quand nous avons parlé de la sorte, car il ne s'agit pas ici de poursuivre les fantômes d'une imagination exaltée, mais de prendre ce qui est réel.

Mais si M. l'abbé Chandonnet entend par *paganisme* ce que nous entendons par *système païen* et que sa pensée soit celle-ci : " Ce système, que vous appelez païen et que l'on suit pourtant à " Rome, peut-il entraîner les conséquences funestes que vous " signalez ? S'il en était ainsi, Rome se tromperait donc ; et, par " conséquent, à ce foyer embrasé de la vérité surnaturelle la foi " serait moins éclairée et moins puissante." Voici ce que nous avons à répondre.

Quand on veut poser en homme grave, consciencieux, ami de la seule vérité ; quand on veut parler en vrai philosophe, et surtout en théologien *fortifié* de diplômes et couronné d'un triple bonnet, on doit professer une sainte horreur pour toute déclamation, et notamment pour toute déclamation qui n'a sa raison d'être que dans une équivoque. Or, dans la phrase citée, c'est le mot *Rome* qui fait l'équivoque, et qui fournit à M. l'abbé un prétexte de s'escrimer.

Puisqu'il faut rétrograder jusqu'aux éléments pour nous trouver face à face avec lui, disons-le donc : il y a Rome et Rome. La foi est infiniment éclairée, elle est infiniment puissante à Rome, quand, par ce mot, on entend le centre de l'unité catholique, c'est-à-dire la Chaire de Saint-Pierre. Mais la foi à Rome cesse d'avoir ces qualités, quand, par ce mot, on entend ce qui se fait à Rome, il est vrai, mais sans l'autorité ou l'approbation du Pontife romain. En d'autres termes, tout ce qui se fait à Rome, d'après l'autorité ou avec l'assentiment du Saint-Siége, doit être respecté

comme la voix de Dieu même; mais aussi, tout ce qui s'y fait, sans cette autorité ou cet assentiment, n'a pas plus d'autorité que ce qui se fait partout ailleurs.

Jadis, aux temps de Néron, de Caligula, de Dioclétien, Rome, tout comme aujourd'hui, était ce que dit M. l'abbé Chandonnet. Osera-t-il affirmer cependant que tout ce qui se faisait ou se passait alors en cette ville était marqué au coin de la foi la plus éclairée et la plus puissante? Nous ne le pensons pas. Que M. l'abbé nous permette donc de le lui dire franchement: tout cerveau, fonctionnât-il sous l'égide d'un triple bonnet, doit co-ordonner et accorder ses idées avant de leur laisser voir le jour. A Rome surtout, cela se dit souvent; comment se peut-il faire que M. l'abbé ne l'ait pas retenu?

Il est bon de noter ici, pour l'édification de M. l'abbé Chandonnet, que si nous avons affirmé que le paganisme littéraire a jeté les premières et les plus profondes racines à Rome, que par ses conséquences non prévues il a été la cause de grands maux, nous avons d'un autre côté fortement insisté sur ce point: que toujours les Pontifes romains, parlant comme chefs de l'Eglise, ont flétri la méthode païenne d'enseignement et qu'ils n'ont jamais cessé, au nom de la foi et des bonnes mœurs, de rappeler à leur devoir les écoles de littérature et de philosophie. Aussi, pour peu que M. l'abbé soit capable de lier deux idées entre elles, il verra qu'on peut très-bien concilier la co-existence de ces deux faits à Rome: la mise en pratique du système païen, dangereux et funeste dans ses conséquences, puis la foi la plus éclairée et la plus puissante dont l'action se fait perpétuellement sentir.

IV

Sens multiple d'un passage de M. l'abbé Chandonnet.

Du roc, de la cîme élevée où nous le contemplions tout à l'heure, M. l'abbé Chandonnet s'élance dans la région des nuages et des vapeurs subtiles. Ses formes deviennent de plus en plus indécises; on dirait qu'il use de magie afin de se rendre insaisissable. En effet, soit connaissance très-imparfaite de la langue française,

soit confusion dans les idées, soit enfin calcul ou dessein préconçu d'user de l'équivoque comme d'une arme à triple tranchant, M. l'abbé, après avoir débuté comme nous l'avons vu, résout sa pensée dans la phraséologie suivante :

" Et que signifie cette persistance, cette immortalité de la
" nature mauvaise en face de la grâce qui surabonde à sa source ?
" Doit-on tant compter sur la résistance naturelle, quand Dieu se
" plaît à porter ses grands coups sur un point qu'il est nécessaire
" d'emporter ? "

Ces deux phrases, si on les examine en elles-mêmes, si en même temps on tient scrupuleusement compte aussi de ce qui les précède et de ce qui les suit, sont susceptibles de trois significations, ni plus ni moins, que nous allons donner et dont les deux premières résultent du sens naturel et ordinaire des mots. Probablement qu'outre les raisons données plus haut pour rendre compte de ce langage phénoménal, il en existe une autre très-élevée : c'est que toutes les œuvres de M. l'abbé doivent porter des vestiges de la trinité de ses bonnets. O mystérieuse grandeur du génie ! Laissant à de plus habiles le soin de disserter sur d'aussi hautes questions, nous donnerons la triple pensée qui se cache ici sous l'unité d'expression.

Les deux phrases, dont il s'agit, peuvent d'abord signifier :

" La nature mauvaise existe à Rome, c'est vraie ; mais la per-
" sistance, l'immortalité de cette nature mauvaise peut-elle être
" réputée quelque chose quand elle se trouve en présence d'une
" grâce surabondante ? Doit-on regarder comme si difficile à
" vaincre cette résistance qu'oppose à Rome la nature corrompue,
" quand Dieu a résolu de porter là ses grands coups et d'emporter
" la place coûte que coûte ? "

Elles peuvent encore signifier :

" C'est un non sens de prétendre qu'à Rome la nature mauvaise
" se fasse encore sentir, car c'est là que la grâce a sa source et
" qu'elle surabonde. Peut-on raisonnablement compter que la
" nature mauvaise sera toujours vivace à Rome, quand Dieu ne
" cesse de porter là ses grands coups pour demeurer maître de la
" place ? "

Elles peuvent enfin signifier :

" Vous prétendez qu'il y a encore du paganisme à Rome et

" qu'il résiste à l'action de la grâce qui y surabonde comme à " sa source ; mais cela n'est pas. Il a bien voulu opposer de la " résistance pendant quelque temps, mais il a enfin été obligé de " céder, car Dieu veut faire de Rome la place forte du Christia- " nisme. Il ne peut exister aucune espèce de paganisme à " Rome."

Il faut avouer que cette dernière interprétation, qui pourraient bien être la véritable, puisque M. l'abbé, lorsqu'il parlait ainsi, était en train de donner une réputation sommaire de notre brochure, ne résulte guère du sens ordinairement attaché aux mots qu'il emploie. En effet, quel écrivain, quel auteur, quel homme enfin, se piquant de parler et d'écrire correctement sa langue, de n'employer que des termes propres, s'est jamais avisé d'employer les expressions *nature mauvaise*, *résistance naturelle* pour désigner le *paganisme?* C'est inouï, et cependant ces excentricités de langage sont du goût de M. l'abbé qui, comme on l'a vu, prend *paganisme* pour synonyme de *système païen*. Qui dit *paganisme* réveille bien par là même l'idée de *nature mauvaise*, il est vrai ; mais qui dit simplement *nature mauvaise* ne dit pas du tout *paganisme* qui est un agent extérieur ; la nature mauvaise mise en mouvement par lui, se manifeste avec des caractères tout particuliers de malice et d'impiété. Ainsi donc quand on veut définir le paganisme par les termes de *nature mauvaise*, il faut nécessairement ne pas savoir de quoi l'on parle.

Ceci étant dit, examinons les trois significations qu'abrite la manière de dire de M. l'abbé Chandonnet. Cela est nécessaire si nous voulons que notre réponse soit complète et qu'elle atteigne bon gré mal gré la pensée du célèbre abbé, quels que soient les nuages dont il ait voulu la remparer.

La première de ces significations blesse rudement la vérité. En effet, comment pourrait-il se faire que les habitants de Rome pussent plus librement que les autres mortels caresser ce qui fournit un aliment à la concupiscence et compter sur une protection spéciale de Dieu pour ne pas succomber ? Suffit-il que Rome soit le centre de l'unité pour que toutes les grâces accordées à ses habitants soient efficaces ? Est-ce que par hasard M. l'abbé voudrait nous amener à croire que les Romains, prêtres ou laïques, ont pour résister aux révoltes de la chaire et de l'esprit, ds grâces

plus efficaces que les catholiques des autres pays. Mais jamais pareille idée ne s'est encore logée dans la tête d'un homme instruit, encore moins dans celle d'un vrai théologien ! N'a-t-il pas été dit à tous les hommes, sans en excepter un seul : *vigilate et orate ut non intretis in tentationem*, veillez et priez afin de ne pas entrer en tentation ? Donc, à Rome, comme à Vienne, à Londres, à Paris, à Québec et partout ailleurs, les catholiques doivent faire bonne garde et fuir ce qui est de nature à exciter chez eux la concupiscence, les révoltes de la chair et de l'esprit ; donc les institutions romaines, comme celles de tous les pays du monde catholique, sont strictement obligées d'éliminer de leur enseignement tout ce qui de près ou de loin, pourrait porter atteinte à la foi et aux mœurs des élèves.

Sur quoi pourrait donc se fonder M. l'abbé pour émettre semblable proposition ? Serait-ce sur ceci : Dieu se plaît à porter ses grands coups vers un point qu'il est nécessaire d'emporter et ce point, c'est Rome !

Oui, Dieu se plaît à porter de grands coups à Rome, mais seulement en rendant infaillible dans ses oracles le chef auguste de son Eglise ; voilà tout. Parce que Dieu a promis au Pontife romain l'infaillibilité en fait de doctrine, et que ce Pontife réside à Rome, ce n'est pas à dire que ceux qui habitent cette ville soient exempts de prendre les mesures ordinaires de prudence afin de protéger leur foi et leurs mœurs. Le pape ne s'identifie pas avec la ville de Rome, et lui-même n'a pas de promesse qui assure que chez lui la grâce triomphera toujours de la corruption de la nature.

La seconde signification est encore moins orthodoxe que la première. Si c'est elle que M. l'abbé Chandonnet a en vue, il fait de Rome la vraie Jérusalem céleste. En effet, il n'y a plus de nature mauvaise, il n'y a plus de concupiscence à Rome ; le mal ne peut plus s'y montrer ; la grâce y surabonde tellement que là les hommes ont recouvré les dons gratuits. Heureux habitants de Rome ! Heureux M. l'abbé Chandonnet, s'il eût fait un plus long séjour *à ce centre* où il ne sentait plus les aiguillons de cette immortelle et terrible concupiscence ! Inutile d'insister davantage sur ce point ; car par là même que la première signification, que renferme l'énoncé de M. l'abbé Chandonnet est fausse, *à*

fortiori cette seconde l'est-elle, puisqu'elle enchérit encore sur la première.

Reste la troisième interprétation que, de toute nécessité, il faut admettre comme seule véritable, si les deux premières, dont il vient d'être question, ne le sont pas. Nous avons fait voir jusqu'à quel point l'expression qui, en ce cas, habille la pensée de M. l'abbé Chandonnet, est impropre et fautive ; mais il y a plus ; M. l'abbé ne dit là absolument rien qui réponde à ce que nous avons affirmé dans notre brochure, pour la très-bonne raison que le système païen n'est pas le paganisme pris en son sens absolu. Il n'y a pas rigoureusement parlant paganisme à Rome, c'est vrai ; mais, d'un autre côté, il est incontestable que si l'on n'y rencontre pas publiquement organisée l'idolâtrie toute crue des anciens Romains, on y trouve pour sûr le paganisme littéraire et artistique. La preuve, s'il en faut une, a été donnée par nos adversaires eux-mêmes, par M. l'abbé entr'autres. On se rappelle en effet qu'on fit publier l'an dernier le programme d'études du Collége romain, qu'on prétend être la première des Institutions, l'Institution modèle à Rome. Or, dans ce programme, ce sont presque tous des auteurs païens qui figurent. Que M. l'abbé ose donc dire à présent qu'il n'y a pas de paganisme littéraire à Rome, c'est-à-dire, que l'enseignement ne s'y donne pas presqu'exclusivement au moyen d'auteurs païens. C'est cela seul que nous avons soutenu et certes nous sommes encore prêt à le soutenir.

Si M. l'abbé Chandonnet, pour éviter de tirer les mêmes conclusions pratiques que nous, c'est-à-dire qu'il faut une réforme dans l'enseignement, s'avisait de dire que ce paganisme littéraire n'exerce et ne peut exercer aucune influence mauvaise sur le cœur et l'esprit des jeunes gens, nous lui demanderions de relire le discours qu'a prononcé Mgr. d'Aquila à l'Académie de la Religion catholique à Rome, en septembre, 1864. Il pourra se convaincre par cette lecture que le système païen n'offre de garanties nulle part, pas même à Rome.

Si, malgré cela, il reste encore incrédule, nous lui rappelleront un fait très-certain dont il a dû entendre parler, lui pour qui la Ville Eternelle ne semble pas avoir de secrets. C'était avant la révolution de 1848. Pie IX, qui venait de monter sur le trône

pontifical, avait résolu d'opérer plusieurs réformes et entr'autres une réforme dans l'enseignement. Comme le P. Ventura avait déjà émis des idées sur ce grave sujet, le Pape le fit venir au Quirinal, puis lui demanda un exposé complet de son système. Le savant théatin développa alors et longuement toute sa thèse qui n'est autre que celle de Mgr. Gaume. Pie IX l'écouta avec un très-vif intérêt et une satisfaction des plus marquées. " C'est " très-bien, lui dit-il ; j'adhère parfaitement à toutes les idées que " vous venez d'émettre. Allez donc, retournez à votre couvent, " puis rédigez-moi un projet de bulle qui renferme toute la sub- " stance de la thèse qui concorde si bien avec ma manière de " voir. Quand votre travail sera terminé, vous me l'apporterez " et je l'examinerai."

A ces dernières paroles de Pie IX, le P. Ventura surpris, s'excusa ; il voulut décliner l'honneur que lui faisait Sa Sainteté ; il allégua que d'autres plus habiles pourraient bien mieux que lui exécuter un pareil travail. Mais Pie IX insista ; il lui enjoignit même de rédiger de suite ce projet de bulle. Le P. Ventura se mit donc à l'œuvre et, au bout de quinze jours, il avait tout terminé et remis entre les mains du Pape qui, après l'avoir remercié avec affection, lui dit : Je vais maintenant examiner la chose avec attention puis dans quelque temps d'ici je vous manderai de nouveau.

Plusieurs semaines se passèrent et le P. Ventura n'entendit parler de rien. Enfin, trois mois s'étant écoulés sans plus de nouvelles de son projet de bulle, il prit la résolution de se rendre au Quirinal et de savoir, s'il était possible, la cause de ce silence prolongé. Pie IX ne lui en fit pas mystère ; il lui dit que ses idées étaient bien encore les mêmes, mais qu'il avait jugé qu'il fallait attendre des circonstances plus favorables pour la publication de cette bulle. " Les esprits, ajouta Pie IX, ne sont pas " assez préparés, à Rome surtout où la méthode, suivie par les " Jésuites et à laquelle ils tiennent beaucoup, est toute païenne. " Il faut attendre et déblayer le terrain. Je conserve votre projet " de bulle et j'en ferai usage quand les circonstances le per- " mettront."

Voilà un fait bien certain, il est plus que significatif, il dirime la question. Comme on doit raisonnablement supposer que le

Pape sait au moins aussi bien que M. l'abbé Chandonnet ce qui se fait à Rome, il est donc indubitable que la méthode païenne y est en vigueur et que de plus le Pape actuel, comme ses prédécesseurs, ne la voit pas d'un bon œil, il ne fait que la *tolérer*. Aussi a-t-il toujours fortement encouragé ceux qui ont prêché la croisade contre le paganisme dans l'éducation, notamment Mgr. Filippi et Mgr. Gaume. Ce dernier même écrivait l'an dernier à l'un de ses amis une lettre dont nous nous faisons un devoir de donner l'extrait suivant : " Permettez-moi de tout attendre de " votre dévouement à notre grande et sainte cause (la réforme " chrétienne de l'enseignement). Je la nomme ainsi pour bien " des raisons, entr'autres parce que le St. Père me faisait écrire, il " n'y a pas encore bien longtemps : **DITES-LUI DE NE PAS SE " DÉCOURAGER, QUE LA CAUSE QU'IL DÉFEND EST LA CAUSE DE " DIEU.**"

Il faut plusieurs douzaines de paragraphes, écrits dans le style et avec la force d'argumentation de celui que nous examinons pour effacer une seule de ces paroles de Pie IX.

Demandons-nous-le maintenant : où veut donc en venir M. l'abbé Chandonnet avec tout ce fatras de choses embrouillées et inexactes ? Sied-il à un philosophe, à un canoniste, à un théologien d'écrire, comme il fait, sur des questions très-importantes dans un style de pythonisse ? Il y a tant de belles et bonnes choses à dire que nous ne comprenons pas pourquoi M. l'abbé, qui se pique d'avoir fort à cœur les intérêts de la vérité et du bien, se consume en efforts inutiles. Cependant, ce n'est pas assez dire ; les efforts que fait M. l'abbé ne peuvent aboutir qu'à enseigner des erreurs et des erreurs fort dangereuses, puisque, comme nous l'avons fait voir, sa manière de dire peut très-naturellement donner à entendre que la grâce est toujours efficace à Rome, ce qui est contraire à l'enseignement catholique. Que M. l'abbé s'en souvienne : Voilà à quoi l'on s'expose quand on est trop occupé à fricasser de nuageux arguments afin de renverser une thèse qui doit rester debout, parce qu'elle est vraie. Il vient de laisser choir dans l'ornière sa réputation de savant homme, car il prouve, clair comme le jour, qu'il ne sait pas même ses éléments. Tant pis pour lui, si, les sachant, il parle comme s'il les ignorait, il est encore plus coupable.

Ah ! M. l'abbé, tant que vous exercerez et aimerez le métier dont Rome ne vous a pas fait passer le goût, vous aurez une signature, point de nom. Veillez-y ; du train que vous allez, on a vu de plus habiles que vous flotter du médiocre à l'inepte. Dieu pourtant vous a donné de beaux talents ! Que ne les mettez-vous au service de sa gloire ! L'amour-propre est une idole qu'il faut briser, car le Dieu d'Israël est un Dieu jaloux.

V

M. l'abbé Chandonnet nous accuse d'ineptie et de blasphême.

M. l'abbé Chandonnet épuise contre nous son vocabulaire de gros mots. C'est un homme qui vise à l'effet avant tout. Il couronne donc le triste et lamentable paragraphe, qui nous a occupé jusqu'ici, par les deux phrases suivantes :

" Qu'on dise si l'on veut, que nulle part le combat ne fut plus " rude, plus acharné, le sang plus généreusement répandu, cela est " vrai. Mais dire qu'à la place forte la victoire du christianisme " est plus douteuse et moins entière, c'est ineptie ou blasphême."

Décidément, M. l'abbé veut en imposer ; il y va trop rondement. D'un petit air narquois et sur un ton doctoral, il décide que nous ne pouvons nous ranger que parmi les ineptes et les blasphémateurs. Quelque désir qu'il ait de nous jeter dans une impasse, il lui faudra se résigner à attendre encore, car nous ne sommes pas présentement décidés à lui procurer cette satisfaction. En effet, de deux choses l'une : ou M. l'abbé prétend ici que les partisans de la méthode chrétienne ont affirmé que Rome, en tant que centre de l'unité catholique, peut être entamée par l'erreur, ou bien il prétend que Rome, en tant qu'elle est Rome purement et simplement, ne peut pas dévier de la voie droite et donner dans des écarts.—Dans le premier cas, M. l'abbé nous permettra de lui dire qu'il guerroye un peu à la façon du Chevalier de la Manche, car jamais il ne pourra, s'il suit un procédé vraiment logique, arriver à la conclusion que les partisans de la méthode chrétienne d'enseignement ont émis semblable idée ; dans le second, il professe une doctrine nouvelle que personne ne s'est encore avisé de mettre

au jour; car, comme nous le lui avons déjà dit, Rome et le Pape ne sont pas la même chose; l'infaillibilité de celui-ci ne prouve absolument rien en faveur de celle-là. Donc les stigmates, que doivent imprimer les grands mots d'*ineptie* et de *blasphème*, n'ont pas de fronts sur lesquels ils puissent légitimement se reposer parmi les propagateurs et défenseurs du système chrétien.

M. l'abbé Chandonnet, au lieu de jouer sur les mots pour avoir maille à partir avec des hommes qui le laissent parfaitement en repos, eût infiniment mieux fait de réserver toutes ses colères et ses notes infamantes pour ceux qui s'acharnent à préconiser un auteur que le tribunal de l'Index a censuré et qui est encore sous le coup de la censure. A propos, nous aurions beaucoup à dire sur les premières conférences de M. l'abbé Chandonnet, les seules qui aient été imprimées et publiées, et que d'obligeants amis ont eu la complaisance de nous faire parvenir. Mais ce n'est ni le lieu ni le temps d'aborder ce sujet; nous ajournons. Qu'il nous suffise pour le présent de dire en résumé qu'on se sent pris de froid au cœur, quand on lit ces conférences. Lui, prêtre et prêtre récemment arrivé de Rome, où d'ordinaire se fondent les glaces de l'égoïsme et de l'amour-propre, aurait dû parler avec cette vivacité de la foi, avec cette chaleur de la charité chrétienne qui malheureusement semblent se refuser à l'avoir pour organe.

Mais revenons à Rome et entrons dans quelques détails pour bien faire comprendre à M. l'abbé, s'il est possible, que nous sommes en droit de parler, comme nous avons fait, de cette *place forte*, et même de dire plus encore que nous n'avons dit, sans qu'il puisse légitimement nous accuser de soutenir que là la victoire du christianisme est ***plus douteuse et moins entière.*** Ce qui a donné lieu à l'accusation que M. l'abbé porte contre nous, c'est que nous avons dit qu'à Rome il existe un élément, le paganisme littéraire et artistique, qui met en danger les mœurs et surtout la foi des jeunes gens, et que Satan, habile comme il est, en profite pour grossir et fortifier son parti. Comme M. l'abbé fait ici mine de regimber, nous lui demanderons ce qu'il entend par victoire pleine et entière du christianisme, puisqu'il donne à croire que nous soutenons une thèse qui ne se concilie pas avec l'existence de cette victoire.

A son défaut, nous donnerons les explications nécessaires;

M. l'abbé, pour une cause ou pour une autre, se garde bien de définir. Il y a victoire pleine et entière du christianisme, quand, malgré les efforts des tyrans et des bourreaux, la vérité s'affirme telle qu'elle est, même par la bouche de faibles enfants ; quand la morale évangélique transforme des hommes égoïstes, orgueilleux, grossiers et charnels en des martyrs de chasteté, de pauvreté, d'humilité, d'obéissance et de charité ; il y a victoire pleine et entière du christianisme, quand de malheureux enfants d'Adam, bien qu'engendrés dans la corruption et la dégradation, reproduisent en eux les miracles de sainteté de la vie du Christ, et mènent sur la terre une vie qui tient plutôt de l'ange que de l'homme. En un mot, la victoire pleine et entière du christianisme, c'est toute la vérité et la vérité seule affirmée, au péril des biens et de la vie ; c'est la mise en pratique des préceptes et des conseils évangéliques, malgré toutes les résistances intérieures et extérieures.

Maintenant, faut-il, pour que cette victoire soit pleine et entière, que tous les hommes sans exception, et les Romains en particulier, adhèrent à la vérité telle qu'enseignée par l'Eglise, seule dépositaire de la vraie doctrine, et qu'ils personnifient en eux toutes les vertus dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple et le précepte ? Assurément non, cette victoire n'est dite pleine et entière qu'eu égard au mal qu'elle fait disparaître sur toute la ligne, et non pas parce qu'elle soumet tous les hommes ; elle atteint le mal dans son universalité, et l'universalité du mal peut se trouver dans un seul homme ; mais elle n'atteint pas tous les fils d'Adam. Voilà pourquoi Jésus-Christ a dit : " Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus." Ce qui veut dire que le mal existera toujours à côté du bien, qu'il s'incarnera dans une portion de l'humanité, comme le bien s'incarne dans l'autre, et qu'il agira avec puissance à Rome comme ailleurs. Donc, à Rome, la vérité sera toujours affirmée dans toute sa plénitude : on y verra toujours se réaliser des prodiges de vertu, ce qui lui suffit ; mais aussi, d'un autre côté, le père du mensonge pourra toujours y faire entendre sa voix et le mal pourra y exercer d'affreux ravages.

Que M. l'abbé Chandonnet veuille bien le remarquer : qui dit victoire, qui dit règne du Christianisme, ne dit pas par cela même

anéantissement du germe fatal déposé dans le cœur de l'homme chrétien ; il ne dit pas non plus anéantissement du grand adversaire de l'homme, de l'Esprit du mal. Ce terrible ennemi, quoique terrassé, vit encore à côté du christianisme ; il dresse parfois fièrement la tête et fait effort pour se débarrasser de ses chaînes. L'histoire des quatre derniers siècles surtout est là pour nous prouver qu'il devient de plus en plus redoutable dans ses attaques, et si M. l'abbé l'eût quelque peu consulter, cette histoire, il ne parlerait pas comme il fait aujourd'hui. De plus, il aurait vu, s'il se fût donné la peine de prêter attention à ce qui se passe sous nos yeux, qu'actuellement même l'Esprit du mal agit encore à Rome avec une énergie terrible.

L'ancien paganisme, il est vrai, et nous l'avons déjà dit, fut complètement vaincu à Rome ; il disparut même et laissa le christianisme roi et maître de la place : le christianisme régna et fut constitué à l'état social. Mais un jour, au réveil de ce qu'on appelle la belle littérature de l'antiquité, de la philosophie et des arts des anciens Grecs et Romains, le paganisme reparut à Rome sous la forme littéraire, artistique et philosophique. C'étaient des restes, inanimés si l'on veut, de la *grande prostituée*, mais qui n'en exhalaient pas moins une odeur pestilentielle et morbifique. Aussi soufflèrent-ils l'esprit de vertige et de révolte à ceux qui voulurent les caresser avec trop d'ardeur et sans prendre assez de précautions. C'est depuis la résurrection du paganisme sous cette forme qu'on a vu, dans la Ville Eternelle et par toute l'Europe, se manifester le mal avec une énergie qui rappelle ses anciennes fureurs.

A Rome même, on a vu depuis lors, et notamment en 1848, des scènes révolutionnaires qui ont absolument le même caractère féroce, sauvage et anti-chrétien que celles qui marquèrent les jours de la France de 93. A Rome encore, on a vu à la même époque des sectes impies se former et s'agiter au sein des ténèbres, sectes qui fomentent et excitent toutes les révolutions et qui de plus font profession du paganisme le plus réel possible, puisque leur religion est la pure démonolâtrie. Eloquente conformité ! Le paganisme littéraire a redit les louanges adressées à Satan que l'antiquité grecque adorait sous les noms de Jupiter, de Bacchus, de Vénus, etc. ; il a célébré comme des héros et des saints ces prétendus

grands hommes de l'antiquité que St. Paul nous dit devoir être éternellement marqués du sceau de la réprobation, parce qu'ils n'ont pas voulu reconnaître le vrai Dieu et qu'ils se sont abandonnés à toutes les infamies ; et voilà qu'aujourd'hui, pour ces sectes impies qui grouillent dans les cloaques de Rome, Dieu c'est le démon, les saints sont les damnés.

Comme il est ici besoin de détails, nous pourrions bien dire ce que nous savons personnellement des abominations qui chaque jour souillent la métropole du monde chrétien ; mais nous aimons mieux laisser parler un auteur autorisé, Bresciani, qui nous dira de quelles iniquités se rendent coupables à Rome les monstres affiliés aux sociétés secrètes.

" Le foyer, dit-il, où se concentrait l'iniquité, était situé derrière la Lungara. Là, dans ces coins retirés et solitaires, ils se réunissaient toutes les nuits, et préparaient, tramaient les séditions, les conjurations et les assassinats ; là, ils jetaient le sort pour désigner les exécuteurs des victimes de la secte ; là, on disait aux incendiaires : va, toi, et mets le feu à ce magasin à foin ; et toi, à tel grenier ; et toi, à tel magasin ; car ce sont des infâmes que les frères de la Suisse ont résolu de châtier. Aux empoisonneurs, on intimait l'ordre d'aviser aux moyens d'empoisonner telle femme, qui avait été témoin de leur réunion, et qui était trop bavarde ; de mettre un peu de morphine dans les *confettis*, ou dans le vin, pour certaines filles, prises dans leurs filets, et qui ne pouvaient plus cacher leur honte ; par ce poison subtil, elles tombaient en langueur, elles étaient portées à l'hôpital par leurs parents, et, peu de jours après, elles mouraient dans le paroxysme d'une fièvre ardente. Là, se trouvaient les presses, d'où sortaient certaines feuilles infernales, qui apparaissaient, à la grande stupéfaction des gens de bien, affichées pendant la nuit aux coins des rues de Rome, et dans lesquelles on excitait le peuple aux plus perfides actions. Là, se cachaient les dépôts d'eau de rage et d'esprit de vitriol, pour faciliter leurs desseins et leurs projets. Là, était l'autel de Satan, qui s'élevait en rival auprès des temples du Tout Puissant ; là, le démon était adoré comme divinité suprême ; là, il recevait les encens et les prières ; là, on célébrait des mystères obscènes ; là, on lui offrait des sacrifices monstrueux. Autour de cet autel, douze courtisanes éhontées dansaient chaque

nuit, et, en qualité de prêtresses, célébraient le sacrifice exécrable. Pourrai-je le dire ? ma plume ne reculera-t-elle pas d'horreur ? Ces créatures sortaient le matin, se donnant le maintien de la piété et de la dévotion ; elles s'approchaient de la table sainte, de l'agneau sans tache, et, après avoir reçu la sainte Eucharistie dans leurs bouches immondes, elles baissaient la tête sous leurs voiles, y déposaient les saintes espèces, et s'en servaient la nuit dans leurs abominables assemblées.

" L'autel préparé, le feu allumé, l'encens répandu sur le feu, elles plaçaient les saintes hosties dans une coupe, s'en approchaient, le poignard à la main, invoquaient le démon en lui donnant tous les noms divins, et en lui disant : Toi, notre Dieu et notre Seigneur, reçois l'hommage du corps et du sang de ton plus cruel ennemi. Voici le Christ à tes pieds, fais-en ce que tu veux. Tu l'as déjà crucifié par les bras des juifs, et tu as bien fait : l'infâme voulait te ravir ton royaume. Maintenant, tu te sers de nous, chrétiens, pour l'outrager ; nous le renonçons, nous l'abjurons, nous le regardons comme notre esclave. Il menace de l'enfer ceux qui ne croient pas en lui ; nous le croyons, et nous ne craignons pas son enfer. Ce Dieu lâche et vil s'est enfui dans les hauteurs du ciel, mais par ses prêtres, nous l'avons sur la terre, nous l'avons dans nos mains. Maintenant, qu'il expie son insolence, pour avoir osé prêcher l'obéissance, la pauvreté et le pardon des injures. Mort aux prêtres, mort au Christ ! Puis, saisissant les saintes hosties, chacun des conjurés, à l'envi, les transperçait de son poignard, les brisait et les jetait sur le feu de l'autel, en holocauste au démon.

" Ces horribles sacrilèges se commettaient chaque nuit à Rome, sur ce Janicule où Saint Pierre fut crucifié en témoignage de son amour et de sa fidélité à Jésus-Christ, Notre Rédempteur ; sur cette terre arrosée de tant de légions de martyrs, près de la Chaire auguste de la vérité, près d'un Pontife, qui, prosterné devant le Christ, implorait la miséricorde divine pour Rome, et pour tous ces impies, dont la présence souillait la métropole du monde chrétien."

Après avoir fait cet horrible tableau, Bresciani renvoie à une note où on lit ce qui suit :

" On a fait grand bruit en Italie de cet horrible tableau. Beau-

coup en ont été scandalisés ; on la qualifié de tragédie. Mais les recherches de la justice ont découvert la maison où se commettaient ces sacriléges, et plus d'un de ces loups est encore en prison. On a trouvé un second repaire du même genre, et on sait que l'auteur ne dit pas la centième partie des œuvres exécrables qui ont été commises dans ce lieu infernal."

Nous faisons cette citation avec d'autant plus de plaisir qu'elle met plus en relief une grande vérité contenue dans la tradition catholique : l'existence des deux Cités du bien et du mal, leur antagonisme et leur parallélisme. Il y a tout lieu de croire que M. l'abbé Chandonnet n'avait pas couvert son auguste chef du bonnet de docteur en théologie quand il a composé sa tirade sur Rome, car elle a une allure toute pindarique et n'exhale pas la moindre odeur théologique.

Maintenant, pourquoi prendrait-on l'épouvante, parce que les abominations, dont l'horrible tableau vient d'être retracé, se passent au sein même de Rome ? Ne sait-on pas que Rome est le centre de la foi, la pierre fondamentale de l'édifice qu'est venu construire le Dieu fait homme, et que, par conséquent, elle doit être aussi le centre des opérations du grand adversaire de l'Homme-Dieu, de celui qui fut homicide dès le commencement. Il y a parallélisme en tout dans la Cité du bien et dans la Cité du mal. *Le diable*, a dit Tertullien, *est le contrefaiseur*, *et le grand singe de Dieu ;* il lui fait la guerre, opérant sur le même terrain que lui et en parodiant toutes ses œuvres. M. l'abbé aurait dû savoir cela même avant de faire le voyage de Rome ; que faut-il donc penser de lui, quand, après deux ans d'études théologiques en cette ville, il semble l'ignorer encore ?

Il est donc impossible de le nier, c'est tout justement parce que Rome est la place forte du Christianisme, que l'enfer dirigera contre elle tous ses noirs escadrons et ses plus fortes machines de guerre. Plus habile capitaine qu'Annibal, dont M. l'abbé doit connaître l'histoire, satan sait depuis longtemps que pour harceler un ennemi avec chance de succès, il faut aller l'attaquer chez lui, dans son château-fort. La lutte est donc inévitable à Rome ; cependant, elle ne peut prendre un caractère vraiment sérieux qu'autant que l'ennemi du salut trouvera dans son sein même un élément qui le favorise. Malheureusement, il a été servi à sou-

hait depuis quatre siècles ; cet élément, il l'a trouvé et il en a tiré le plus grand parti possible : c'est le paganisme littéraire et artistique. Que Rome vomisse de son sein cet élément délétère et alors elle verra diminuer de beaucoup la somme des maux qui pèsent sur elle.

Pour résumer ce chapitre, nous dirons : c'est un fait, il y a paganisme littéraire à Rome, un élément mauvais et pernicieux ; comment donc pourrions-nous faire injure à la Rome des Papes, par cela seul que nous constatons ce que tout le monde voit, même nos adversaires ? Un autre fait dont nous n'avons jamais voulu faire usage avant aujourd'hui, c'est-à-dire l'existence du paganisme réel, vivant et agissant au sein de Rome, la démonolâtrie, ne justifie-t-il pas pleinement tout ce que nous avons pu dire ? Enfin, s'il nous faut produire d'autres pièces justificatives, nous dirons que des voix, bien plus autorisées que la nôtre, n'ont pas parlé de Rome, à propos de paganisme, avec ce scrupule pharisaïque que M. l'abbé aimerait à nous voir professer. On sait en effet que l'opinion de la plupart des commentateurs de la Sainte Ecriture, rapportée fort au long par Cornelius à Lapide, est que, vers la fin des siècles, Rome doit être reconstituée comme elle était en plein paganisme et que c'est dans son sein que s'organisera la dernière persécution contre la Sainte Eglise de Dieu, persécution plus terrible que toutes celles qu'elle a déjà subies. M. l'abbé avouera que ce n'est pas peu dire et que si nous avons mérité d'être qualifié d'inepte et de blasphémateur pour avoir prétendu qu'il y a paganisme littéraire à Rome, le dictionnaire le mieux fourni ne renferme pas de qualificatifs qui soient assez injurieux pour les apposer aux noms de ces savants commentateurs.

Que M. l'abbé se tire de là comme il pourra. Quant à nous, nous n'avons qu'à lui souhaiter de réfléchir avant de parler, afin qu'il ne parle désormais qu'avec connaissance de cause.

VI

Ce qu'est le paganisme.—Machinations de M. l'abbé Chandonnet.

Tout fier du creux et astucieux paragraphe que nous venons de faire passer au laminoir, M. l'abbé Chandonnet lui donne un

complément tout court que voici et qu'il entonne après avoir mis un soupir à la clef. Le voici : " Oh ! celui qui parla ainsi de " Rome, a pu voir peut-être, mais assurément n'a connu jamais ni " Rome ni les Romains. Il n'a pas compris pourquoi la croix " qui domine tout a respecté plus d'une œuvre de la nature ou de " l'art et n'a détruit du paganisme que le mal."

Inclinez-vous humbles mortels, devant M. l'abbé qui n'hésite pas à dire, quoique sa modestie en souffre, qu'il connaît mieux que personne Rome et les Romains. D'autres que lui ont pu voir la Ville Eternelle et ses habitants, mais ils n'avaient pas cette intelligence, cette pénétration qui caractérise le coup d'œil du savantissime confabulateur. A lui le regard d'aigle ! à lui l'intuition ! En effet, comment pourrait-on nier la puissance de vision de cet œil qui prend le milieu où vit le Pape pour le Pape lui-même ? Assurément que, si pour bien connaître Rome et les Romains, il faut les identifier avec le chef de l'Eglise, personne jusqu'ici ne les a encore connus, et M. l'abbé nous arrive de Rome avec des aperçus plus que nouveaux. Rome, surtout à l'époque actuelle, est un mot qui dit beaucoup ; M. l'abbé le sait et il l'exploite. Mais ce mot dans sa bouche perd de sa valeur et de son autorité ; c'est le mot *loi* dans la bouche du pharisien.

Il nous accuse de ne pas avoir compris pourquoi la croix, qui domine tout, a respecté *plus d'une œuvre de la nature ou de l'art et n'a détruit du paganisme que le mal.* M. l'abbé sait-il bien ce qu'il dit ? Nous ne lui demandons pas de parler en vrai philosophe, en vrai théologien, ce serait trop exiger ; nous ne lui demanderons que ceci : qu'il parle avec précision ; qu'il fasse usage de termes dont il connaît parfaitement la signification. Que signifient, en effet, ces *œuvres de la nature* que la croix a respectées ? Qu'entend-il par là ? Veut-il parler des montagnes, des côteaux, des fleuves et des vallons ? Qu'est-ce que cette *nature* qu'il nous donne ici comme force productrice ? Œuvres de la nature ! voilà une expression qui ne signifient pas grand'chose ; elle porte le vague et l'indéterminé dans ses flancs. Que veut donc dire ici M. l'abbé ? Il nous est bien permis de le lui demander, puisque nous ne pouvons pas supposer qu'il ait pris une plume et se soit mis à écrire pour le seul plaisir d'enfiler des mots les uns à la suite des autres, sans s'occuper s'ils traduiraient ou non une idée. Vu

le sujet qu'il traite, ce qu'il y a de plus probable, c'est que par cette expression, *œuvres de la nature et de l'art*, il a voulu parler du vrai, du bon et du beau naturels. Mais alors que ne l'a-t-il dit? Quel plaisir trouve-t-il donc à se bercer ainsi dans une phraséologie nuageuse?

S'il est question du vrai, du bon et du beau naturels dans le dernier passage cité de M. Chandonnet, et cela doit être, si ce qu'il écrit signifie quelque chose, nous sommes d'accord avec lui pour affirmer que la Croix les a respectés, qu'elle les respectera toujours et qu'il ne peut pas en être autrement. Nous n'avons jamais soutenu le contraire non plus. Mais autre chose est le vrai, le bon et le beau naturels et autre chose est le paganisme. L'eût-on jamais cru cependant? Eût-on même pu le regarder comme possible? Un savant, un docteur trois fois coiffé, un philosophico-canonico-théologien, tel que M. l'abbé, confond le vrai, le bon et le beau naturels avec le paganisme! La chose est indubitable et indéniable, car il dit que *la croix n'a détruit du paganisme que le mal.* Ou les mots ne signifient plus rien, ou M. l'abbé dit ici clair comme le jour que le paganisme, en tant que paganisme, s'est manifesté sous certains rapports et en certaines de ses parties comme n'étant pas le mal. La conséquence est qu'il faut admettre que le paganisme, sous cette manifestation et en ces parties, est et ne peut être que le vrai, le bon et le beau selon l'ordre de la nature.

Or, cela est faux, et même absolument. En effet, qu'est-ce que le paganisme? Le paganisme? C'est le mal sans aucun mélange de biens; c'est le péché organisé à l'état social et religieux, le péché paré de tous les charmes séducteurs de la littérature. Voilà ce qu'est le paganisme dans son essence, et M. l'abbé fait preuve d'une grande ignorance lorsqu'il dit que *la croix a respecté quelque chose du paganisme.* Il y a même plus: le blasphême qu'il nous a imputé, c'est lui qui s'en rend coupable, matériellement sans doute, puisqu'il ne comprend pas les termes qu'il emploie et que par conséquent il ignore qu'il fait la croix protectrice du péché.

Que debout, à côté du paganisme et mêlées à lui, on rencontre des vérités naturelles, des vertus naturelles, bien qu'en petit nombre, rien de plus vrai, de plus incontestable. Mais ce bien,

ce vrai, ce beau naturel, qu'on rencontre chez les païens, ne fait nullement partie du paganisme, ne lui appartient pas et lui a jamais appartenu. C'est l'héritage commun de l'humanité, héritage qui est devenu le bien propre de la Sainte Eglise, puisque l'ordre surnaturel, dont elle maintient l'existence ici-bas repose nécessairement sur l'ordre naturel.

Ainsi donc, M. l'abbé fait synonymes en quelque sorte les termes *paganisme* et *nature*, et cependant il y a un abîme entre eux. Puis, partant de ces fausses notions il formule cette abominable proposition *que la croix a respecté quelque chose du paganisme.*

C'est ici le lieu et le temps de dire à M. l'abbé Chandonnet qu'il ferait acte de charité envers lui-même, s'il s'observait un peu plus qu'il ne fait sur un point assez grave : sa manière de dire le compromet fortement ; car, outre le défaut de connaissances qu'elle nous force de constater chez lui, elle laisse de plus percer la mauvaise foi. Il n'est guère probable en effet, que tout un long paragraphe, tel que celui qu'il a consacré à la réfutation de notre brochure et que nous venons d'examiner, ait été tissé d'un bout à l'autre avec des phrases à double et même à triple sens, sans dessein préconçue. M. l'abbé a voulu combattre la vérité et il l'a combattue ; mais, pour ne pas porter l'odieux d'une pareille trahison, il s'est ménagé des échappatoires, advenant le cas où quelqu'un s'aviserait de le dénoncer. Grand amateur et admirateur de la belle et sainte antiquité, il a cru ne pouvoir mieux faire que d'essayer une petite imitation des ruses de l'oracle de Delphes, lequel construisait ses phrases de façon que chacun y trouvât ce qui concorderait avec ses opinions et ses intérêts.

On s'est toujours défié, et avec raison, des hommes qui cultivent l'amphibologie ; marcher en leur compagnie ne fait certes pas honneur. Si loin qu'on reporte ses regards en arrière, on les retrouve tels qu'aujourd'hui ; l'histoire ecclésiastique nous les donne tous comme des perturbateurs de l'ordre, des apôtres de l'erreur. Pour n'en citer qu'un, Arius, qui fut un fameux hérésiarque, s'évertuait à composer des phrases à double sens ; il n'usa pas de moyen plus efficace pour propager sa funeste doctrine ; il réussit à merveille en dépit d'un saint Alexandre. Qu'à ce

pouvoir magique de la phrase à double entente, vienne s'ajouter l'influence de quelque Eusèbe de Béryte, qui soit adulateur, courtisan fieffé, très-habile à s'insinuer dans l'esprit des hommes haut placés, comme cela eut lieu du temps d'Arius, la vérité est persécutée et l'erreur en usurpe tous les droits.

La phrase à double sens n'existe que pour servir l'esprit de mensonge. Et comment pourrait-il n'en être pas ainsi? Celui qui parle ou qui écrit pour défendre la vérité ne l'a-t-il pas en horreur? Ne regarde-t-il pas comme souverainement important d'être le plus clair, le plus précis possible? Il veut être compris, et il le veut absolument? il parle donc en conséquence. Que M. l'abbé Chandonnet réfléchisse sérieusement là-dessus; il y a de quoi lui inspirer des craintes, d'autant plus que chacune des significations que peuvent avoir les phrases de son insidieuse tirade contre nous implique erreur et parfois erreur grave.

Toutes ces pauvretés, toutes ces petites ruses de sophiste, qu'il nous a fallu passer en revue et examiner de bien près, M. l'abbé en fait étalage pour appuyer le jugement qu'il a porté contre notre brochure: *elle n'est pas digne de passer par le feu*, nous-dit-il. C'est assurément la prendre sur un haut ton; malheureusement, ces phrases à toupet dissimulent toujours une reculade. M. l'abbé ne s'est pas senti de taille à aborder de front les arguments que nous avons fait valoir, et, à défaut de raisons acceptables, qu'il aurait dû donner pour lutter avec décence, il se jette dans la déclamation et quelque chose de pire encore. Qu'il répète tant qu'il voudra que notre brochure n'est pas même digne de passer par le feu, il n'est pas un homme réfléchi qui accepte sa sentence, si elle n'est pas bien motivée. Comme elle ne se trouve pas dans ces conditions favorables, nous n'insisterons pas davantage là-dessus.

M. l'abbé Chandonnet ajoute que *cette brochure est bien honteuse aujourd'hui sans doute d'avoir été mise en face de la lettre d'un évêque.* On nous a toujours assuré qu'un des moindres soucis de M. [illegible] c'est de respecter l'autorité, et puisqu'il faut le dire, l'[illegible]copale en particulier. Comment se fait-il donc qu'il a[illegible] nous venons de lire? Ah! c'est que la prétendue lettre [illegible]que n'est que le résultat de ses habiles machinations, ainsi que celle de son ami, M. l'abbé Benjamin Pâquet.

Voilà la grande raison pour laquelle notre brochure doit être fort honteuse de se trouver en présence de cette lettre.

Aux personnes qui seraient tentées de croire que nous exagérons, nous dirons : prenez, voyez et lisez ce qui va suivre. Vous pourrez ainsi vous convaincre par vous-mêmes que Mgr. de Tloa, aujourd'hui archevêque de Québec, n'a guère fait autre chose que signer une pièce fabriquée par ces deux Messieurs, qui abusaient de sa confiance.

Comme l'accusation que nous portons ici contre Messieurs les abbés Chandonnet et Pâquet est très-grave et très-sérieuse, nous allons prouver, et même surabondamment, que nous avons plein droit de la formuler et que de plus nous parlions avec parfaite connaissance de cause quand, l'année dernière, nous disions ce qui suit à Mgr. de Tloa : " Vous avouerai-je toute ma pensée, " Monseigneur ? Plusieurs passages de votre circulaire m'ont porté " à croire, et j'ai accueilli cette pensée avec bonheur, qu'ils " étaient inspirés par d'autres que par vous-même." Un peu plus loin nous disions encore : " Ah ! Monseigneur, je ne saurais m'em- " pêcher de m'écrier ici, avec le sentiment de la plus profonde " douleur : Qu'on abuse étrangement de la confiance et de la " bonne foi de Votre Grandeur ! "

Oui, Messieurs les abbés Chandonnet et Pâquet ont indignement trompé un prince de l'Eglise, et ils ont mis en œuvre des moyens que réprouve toute âme, tant soit peu honnête, pour satisfaire leur vengeance, leur orgueil et arriver ainsi à leurs fins. Les documents qui le prouvent ne sont autres que deux lettres écrites de la main même de M. l'abbé Chandonnet à son ami et confrère, M. l'abbé B. Pâquet. Ces lettres, nous ne soupçonnions pas même leur existence, quand elles nous furent remises par quelqu'un entre les mains de qui elles étaient tombées d'une façon tout-à-fait providentielle. Nous les citerons par parties et nous ferons accompagner les citations des commentaires convenables.

VII.

Correspondance de M. l'abbé Chandonnet avec M. l'abbé Pâquet.—
Il lui dit de pousser par tous les moyens possibles.—
Ineffabilités à propos du système païen.

La brochure intitulée *Méthode Chrétienne* n'eut pas plutôt été publiée que M. l'abbé B. Pâquet se sentit malade. Il en écrivit de suite à M. l'abbé Chandonnet. Il n'avait rien de solide à opposer à cette brochure ; mais elle lui déplaisait ; il se dit donc qu'il fallait trouver un moyen quelconque de la faire condamner à Rome. M. Pâquet tenait d'autant plus à faire subir cette humiliation aux partisans de la méthode chrétienne d'enseignement que déjà, lorsqu'il était à Rome, il les avait rangés parmi les individus de l'espèce bovine. *Il faut*, écrivait-il quelque temps après son arrivée à Rome, *écorner les chrétiens.* Le suave théologien ! ! !

M. l'abbé Chandonnet fit à propos de la *Méthode Chrétienne*, une réponse à M. l'abbé Pâquet. Elle porte la date du 17 Octobre, 1866, et s'ouvre ainsi relativement à la question des classiques.

" J'ai reçu la brochure. Mon Dieu ! Est-ce possible de pousser
" aussi loin l'amour pour le bien et de s'attaquer autant aux per-
" sonnes...... Il est entr'autres une allusion que je ne saurais
" comprendre. Quel est donc *l'article flamboyant* en question et
" à qui devrais-je l'attribuer ? Enfin, pour en venir à la pratique,
" je me suis rendu, sur ton avis, chez Mgr. Mansi. Je l'ai trouvé
" convalescent, relevant des fièvres pernicieuses. Donc tout est
" là. Rien n'est fait et de sitôt rien ne se fera. Alors je me suis
" rendu au collége romain *avec la ferme détermination de pousser*
" *jusqu'au bout* **ET PAR TOUS LES MOYENS POSSIBLES.** Le Père
" Tedeschini m'a laissé entrevoir des espérances, le Père Caretti
" surtout. Donc le premier s'est chargé de voir les PP. Perrone
" et Tarquini, tous deux consulteurs de l'Index. Le P. Perrone
" a dit peu de chose. Mais le P. Tarquini assure que si je lui
" mets entre les mains des propositions qui condamnent la pré-
" sence des auteurs païens dans les études classiques, il se char-

" gera de les déférer au St. Office, lequel répondra non pas dans
" le sens d'une approbation positive de l'un ou de l'autre système,
" mais de telle sorte qu'il soit constant que l'Eglise ne désap-
" prouve pas plus le *système païen* que le système chrétien. Il me
" semble que toute la question est là. Alors, je me suis donné
" L'INFERNAL travail de relire toutes les brochures que tu connais,
" et j'ai rédigé en latin aussi clairement et précisément que je l'ai
" pu cinq propositions qui me paraissent embrasser tout le gau-
" misme présent et future, et que moi, *licencié en théologie dans*
" *vingt jours*, je traiterais sans balancer d'erronées et d'injurieuses
" à l'Eglise."

Faisons ici une pause, car il y a matière à d'amples commentaires. M. l'abbé Chandonnet est prêtre et, à ce titre, il est spécialement chargé par Dieu, dont il est le représentant, de défendre les intérêts de la vérité et de n'avoir d'amour que pour elle. Or, est-ce bien cet amour qui perce dans ce que nous venons de lire ? N'est-ce pas plutôt la passion, le funeste esprit de parti ? M. la'bbé l'avoue ingénument dans les épanchements de l'amitié ; il n'est pris que d'un seul désir : faire censurer le *gaumisme*, qu'il soit bon ou mauvais, peu importe. Il est bien déterminé, comme il dit, à pousser jusqu'au bout et *par tous les moyens possibles.* Cet étrange aveu de malhonnêteté surprend et afflige quand on le trouve dans la bouche d'un homme qui devrait au moins respecter son caractère sacré, s'il ne se respecte pas lui-même. Malgré notre répugnance, nous devons le signaler, car il importe de savoir tout d'abord qu'elle est la règle de conduite d'après laquelle se dirige M. l'abbé Chandonnet dans les discussions ou dans les circonstances qui se rattachent à ses intérêts. Dans toute la suite de ses lettres, nous le verrons parfaitement d'accord avec la règle qu'il s'est posée : il n'a nullement été scrupuleux sur le choix des moyens.

Il ajoute que pour avoir gain de cause, il faut mettre entre les mains des consulteurs de l'Index des propositions, émises par les partisans de la méthode chrétienne, qui condamnent la présence des auteurs païens dans les études classiques. Or, jamais les partisans de la méthode chrétienne n'ont émis de semblables propositions : il se sont uniquement bornés, comme on sait, à demander qu'on fit aux auteurs chrétiens une part plus large que celle qui

leur a été faite jusqu'ici dans l'enseignement classique, et, de plus, que les auteurs païens, mis entre les mains des élèves, fussent parfaitement expurgés. Demander l'expurgation de ces auteurs, ce n'est pas demander leur exclusion; M. l'abbé doit le savoir. Quoi qu'il en soit il passera outre et il s'assujétira, avec grande dépense de forces, à *l'infernal travail*, comme il dit si gentiment, de relire toutes les brochures en faveur de la méthode chrétienne, pour se donner le plaisir de leur faire dire ce qu'elles ne renferment pas. C'est à ne pas y croire; cependant les plus incrédules sont bien obligés d'admettre le fait, puisque M. l'abbé l'avoue lui-même sans prendre de détours. Ne dit-il pas en effet que les cinq propositions qu'il a rédigées, renferment non-seulement le gaumisme *actuel*, mais encore le gaumisme *futur*? Or, pour embrasser autant, ces fameuses propositions ne sont plus et ne peuvent plus être le résumé de la doctrine des brochures: il n'y a rien de plus évident.

Notons encore que M. l'abbé ne peut s'empêcher de laisser instinctivement échapper l'aveu que le *système païen*, l'idole à laquelle il est prêt à tout sacrifier, est en baisse; tous les vœux qu'il forme, en effet, se réduisent à celui-ci pour le présent: faire dire à l'église qu'elle met le système païen et le système chrétien sur un pied d'égalité. Puis donc que M. l'abbé Chandonnet reconnaît que tout ce que Rome pourrait dire de mieux en faveur du système païen, ce serait de le déclarer aussi bon que le système chrétien, pourquoi s'acharne-t-il avec tant de fureur contre ce dernier? Quoi! il avoue que ce serait une bonne fortune pour le système païen, si l'église ne le désapprouve pas plus que le système chrétien, et il ose aujourd'hui qualifier d'ineptes et de blasphémateurs les partisans de la méthode chrétienne! Quelle conscience! Quelle logique!

Mais voici ce qui est au-delà de tout ce qu'on aurait cru possible de la part de M. l'abbé. D'après ce qui vient d'être exposé, l'Eglise n'a pas condamné et ne peut même pas condamner le système chrétien, puisque le vœu suprême, le vœu le plus ardent de M. l'abbé, c'est que l'Eglise voie le système païen d'aussi bon œil que le système chrétien. Eh bien! malgré cela, il a le triste courage d'ajouter, quelques lignes après, en annonçant qu'il a formulé cinq propositions, lesquelles, à son avis, renferment tout

ce que veulent et prétendent les *gaumistes* présents et futurs : " Moi, licencié en théologie dans vingt jours, je traiterais sans balancer ces propositions d'erronées et d'injurieuses à l'Eglise." Peu importe ici la valeur intrinsèque de ces propositions, telles que formulées par M. l'abbé ; peu importe leur conformité ou leur non-conformité avec celles qu'ont émises les défenseurs du système chrétien ; il suffit qu'elles soient à ses yeux le *résumé* parfait de ce système, pour que pareille phrase soit une outrage à l'autorité et à la sagesse de l'Eglise. Et en effet, M. l'abbé ne se dresse-t-il pas ici devant nous comme personnage supérieur à l'Eglise, et plus éclairé qu'elle, puisqu'ayant admis qu'elle ne condamnera pas et ne peut pas condamner le système chrétien, lui, LICENCIÉ EN THÉOLOGIE DANS VINGT JOURS, n'hésite pas à dire qu'il le condamnerait avec apposition de notes infamantes ? Quelle *licence* théologique ! Il y a dans tout cela un orgueil aussi immense qu'il est sot, et rien que d'y penser fait frémir. *Deus superbis resistit.*

VIII

Les cinq propositions de M. l'abbé Chandonnet et le document où chacun les a lues.

M. l'abbé Chandonnet vient de nous annoncer qu'il a formulé cinq propositions qui lui paraissent embrasser tout le *gaumisme* présent et futur. Ces cinq propositions ne sont autres que les cinq questions que Mgr. de Tloa, dans sa circulaire au clergé de son diocèse, dit avoir posées à la S. Congrégation de l'Inquisition. Comme il appert par les pièces qui suivent, Mgr. de Tloa n'a fait de démarche à Rome qu'à l'instigation de M. l'abbé B. Pâquet, qui se faisait à Québec le représentant et l'agent de M. l'abbé Chandonnet. Il est très-probable, il faut même dire certain, que Sa Grandeur ignorait tout ce que ces deux Messieurs tramaient dans l'ombre.

Afin que tous puissent voir de leurs yeux que la chose est bien telle que nous la disons, c'est-à-dire que les cinq questions posées à Rome et les cinq propositions de M. l'abbé Chandonnet sont identiques pour le *fond*, nous les mettrons en regard les unes des autres. On pourra de plus constater qu'elles se suivent dans le

même ordre en l'un et l'autre document. Les chiffres romains, qui indiquent l'ordre des propositions de M. l'abbé, sont de lui.

Voici les cinq propositions que j'ai formulées, dit M. l'abbé :

I. Usum classicorum ethnicorum, prope exclusivum, qualis obtinet in Almæ Urbis Institutionibus pluribusque orbis catholici Seminariis et Collegiis, Ecclesia quasi spiritui suo oppositum, *nonnisi* tolerat, seu patitur invitè ob impossibilitatem aut difficultatem tollendi.

J'ai demandé (au St. Office), dit Mgr. de Tloa, si l'usage presqu'exclusif des auteurs païens, tel qu'il se pratique dans les Institutions de Rome, dans la plupart des Séminaires et des Colléges du monde catholique, et en particulier dans notre Séminaire diocésain, dont j'envoyais en même temps le programme d'études, si cet usage, dis-je, n'est que toléré par l'Eglise, et si elle ne le souffre qu'à cause de la grande difficulté de le faire disparaître ;

II. In conciliis Lateranensi vel Tridentino, Incyclica Pii IX *Inter multiplices* aut in aliis authenticis documentis, auctoritas ecclesiastica postulavit ut, ad exclusionem ethnicorum classicorum, sanctorum Ecclesiæ Patrum scripta, majorem in studiis classicis accipiant partem.

Si dans les Conciles de Latran et de Trente, dans l'Encyclique *Inter multiplices* et autres documents authentiques, l'Eglise a voulu que les Saints Pères eussent la plus large part dans les études classiques ;

III. Septimæ nominatim Sacræ Indicis regulæ pars secunda, tota restringitur sequentibus verbis : "Antiqui vero libri, ab ethnicis conscripti, propter sermonis elegantiam et propriatatem, permittuntur, nulla tamen ratione pueris præ legendi sunt ;" ita ut dum permittit hos libros generatim propter elegantiam sermonis, prohibit tamen simpliciter ne antiqui libri ab ethnicis conscripti pueris prælegantur.

et si, en particulier, l'on doit entendre la seconde partie de la septième règle de l'Index, en ce sens qu'elle défende aux enfants la lecture des auteurs païens, quels qu'ils soient ;

IV. Usus ethnicorum classicorum, qualem jam supra dicimus, inculcat paganismum, ponit in discrimen fidem juventutis et mores, pueros, adolescentes scepticos facit, incredulos, indociles ; et prudentia professorum, non obstantibus religione et pietate, frustra, eosdem dum pueris prælegant, facere conanter generationes non semipaganas.

Si l'étude des classiques païens, telle qu'elle est pratiquée dans nos colléges, est de nature à inculquer le paganisme dans l'esprit des jeunes gens, à mettre en danger leur foi et leurs mœurs, et à en faire des sceptiques et des incrédules ;

V. Idem usus ethnicorum classicorum, est una ex principalibus vel saltem ex veris causis malorum ingruentium ; et proinde ejusdem sublatis, saltem ab inferioribus seminarii vel collegii scholis est sin minus unica, una tamen ex requisitis salutis via, pro societate christiana.

et si enfin cette étude est bien réellement une des causes de tous les maux qui menacent aujourd'hui la société, comme on a voulu le prétendre, de sorte qu'un des moyens de salut pour la société chrétienne serait de cesser d'enseigner les auteurs païens, au moins dans les basses classes.

Il n'est pas un lecteur, nous en sommes sûr, qui ne commencent à ouvrir de grands yeux en présence de pareils documents, car ils revèlent tous un monde de supercheries. Qu'on remarque en effet ici l'artifice dont use M. l'abbé Chandonnet. Il n'ose guère faire examiner les brochures elles-mêmes, de crainte que ceux qui seraient chargés de ce soin, ayant sous les yeux la véritable doctrine qu'elles renferment, ainsi que tout l'ensemble de cette doctrine, ne les trouvent nullement dignes de censure. Pour se tirer d'embarras, il imagine donc, en habile et loyal adversaire qu'il est, d'extraire de ces brochures certaines propositions. Il tronque les unes, amplifie les autres, de façon qu'elles ne sont plus celles que les auteurs de ces brochures ont formulées. Fallait-il donc jadis crier si haut à la falsification. On constatera facilement, en effet, que dans ces propositions M. l'abbé a insidieusement fait disparaître les qualificatifs *expurgés* et *non-expurgés*, qui nécessairement devaient être exprimés, puisque c'était surtout à cause de la non expurgation des auteurs païens, mis entre les mains des élèves, que le débat avait été soulevé. Il nous fait ensuite dire que nous voulons l'exclusion complète des auteurs païens, ce qui est de son invention pure.

Cette besogne terminée, M. l'abbé se met en frais de faire condamner ces propositions dans l'espérance que, ce résultat une fois obtenu, il lui suffira ensuite d'un simple tour de logique pour conclure que les partisans de la méthode chrétienne d'enseignement ont gravement erré dans les opinions qu'ils ont soutenues et défendues. A son grand désappointement, le triomphe dont il se faisait fête n'a pas eu lieu ; il n'a pas même réussi à faire censurer les propositions de sa fabrique. La réponse du Cardinal Patrizzi, comme on se le rappelle, ne fut que l'approbation en un résumé succinct, mais substantiel, de toutes les idées que nous tâchions de faire prévaloir. On eût dit que Son Eminence avait compris l'embarras de gens qui voulaient parler du système chrétien et qui ne le connaissaient guère ; ce voyant, elle leur en fit un magnifique résumé, puis leur dit : " Tenez, c'est cela ; " voilà le système chrétien, maintenant mettez-le en pratique."

Que fit-on alors ! On ne voulut pas comprendre : on ferma les yeux pour ne point voir. On n'en resta pas là : on soumit la lettre du Cardinal à la même opération que celle qui avait été

faite sur les brochures. On fit des extraits de propositions, on tronqua, on amplifia encore, et, par un dernier et suprême effort, on tenta de faire dire à Rome qu'elle condamnait ce que loin de condamner, elle approuvait fortement. Tout cela est fort édifiant sans doute ! Eh bien ! c'est l'œuvre de M. l'abbé Chandonnet qui, après avoir essayé et par d'injustes moyens, de faire passer ses adversaires pour des fourbes, jouait à Rome, un an après environ, et sur une haute échelle, le rôle fort peu honorable de trompeur et de falsificateur. Pour comble d'édification, M. l'abbé B. Pâquet l'aidait et le secondait de son mieux.

IX

M. l'abbé Chandonnet confirme que tout a été fait par machinations et demande le secret le plus profond.

Continuons de citer la même lettre de M. l'abbé Chandonnet. Après avoir énoncé les cinq fameuses propositions, derniers et dignes fruits de ce bachelier qui allait bientôt ravir la licence en théologie, il poursuit en ces termes :

" Il me semble que tout est là, moins l'insidieuse expression " de *système païen*, à laquelle tiennent d'autant plus les *gaumistes* " qu'elle exprime plus injustement la chose qu'ils combattent. " Si cet exposé vous plait, dis-moi-le tout de suite. Et s'il faut " une lettre de l'Evêque (ce que je saurai dans deux ou trois jours) " je me hâterai de t'écrire afin que tu lui passes ces propositions " et qu'il écrive suivant son bon plaisir. Mais, encore une fois, " je te prie d'attendre ma prochaine, car jusqu'à présent on ne " le regarde pas comme nécessaire et on veut les examiner " quelque peu avant de solliciter une supplique dont le succès " paraît encore douteux."

Ces paroles confirment on ne peut mieux ce qui ressort bien clairement d'ailleurs de la mise en regard des propositions de M. l'abbé et des questions posées à Rome par Mgr. de Tloa ; ces questions ne sont que les propositions de M. l'abbé. C'est lui, à Rome, et M. l'abbé B. Pâquet, à Québec, qui menaient toute l'affaire, et qui la menaient, comme on le verra plus tard, *per fas*

et nefas. Quoiqu'assez peu gênés dans leurs évolutions, ils ne peuvent cependant dissimuler leurs appréhensions : le succès de l'entreprise est douteux, dit M. l'abbé Chandonnet à son séraphique ami.

Le dernier paragraphe qui, dans la lettre que nous examinons, a trait à l'affaire des classiques est celui-ci :

" Ce soir je vais au collége romain pour la fameuse affaire, " mais je pense qu'il sera trop tard pour la malle de cette semaine. " Donc, à la semaine prochaine. Il faut que tu me dises immé- " diatement ce que tu penses de tout cela. Je voudrais même " que tu en fisses part à M. le supérieur, afin que je n'aie pas à " me faire le reproche d'avoir agi contre ses désirs. Remarque " bien que ce n'est pas positivement une approbation que je " demande ; car je ne veux me cacher derrière personne ; mais " tout ce que je veux savoir c'est ceci : a-t-il objection que l'on " fasse ce qui est possible sans y mettre ni directement ni indi- " rectement le Séminaire ? Il s'agit seulement de la chose. Si la " chose peut faire bien, alors nous poursuivrons tant qu'il restera " une lueur d'espérance. Je voudrais avant tout que tu présen- " tasses mes hommages à M. le Supérieur présent, auquel je " demanderais la permission d'écrire. Je n'ai pas besoin de " dire que le secret le plus profond doit couvrir toutes ces " démarches. Dans ce cas, ***si on ne réussit pas, rien ne sera*** " ***perdu ; et si l'on réussit, tout sera gagné.***"

Nous ne dirons pas ici : quel dévouement ! car il n'y en a pas l'ombre, mais quelle servilité ! Pauvre M. l'abbé Chandonnet ! Il voudrait qu'on lui fit grâce ; il voudrait se faire aimable à tel point qu'on fut presque forcé de lui dire : " Revenez au Sémi- " naire · occupez encore le poste d'où vous êtes déchu." Mais toutes ses politesses et ses mielleuses paroles, ajoutons même les tourments qu'il se donne pour anéantir le gaumisme, ne lui ont servi de rien. Il est encore ce qu'il était et ce qu'il sera. Qu'il s'arme donc de patience !

Ce qu'il y a de plus admirable en tout cela, c'est le profond silence que M. l'abbé veut qu'on garde sur toutes ses démarches. Il sent donc qu'elles ne sont commandées que par la passion et qu'elles ne lui font pas honneur ; sa conscience lui adresse donc de graves reproches. Ah ! quand on agit avec droiture, avec

pureté d'intention, par le seul amour du bien et de la vérité, on ne s'abandonne pas à de pareilles craintes.

M. l'abbé dit encore qu'il faut que ses démarches demeurent parfaitement ignorées : la raison qu'il en donne, c'est que, s'il ne réussit pas, rien ne sera perdu, et que s'il réussit, tout sera gagné. Que signifient ces paroles ? M. l'abbé prétend donc que s'il ne fait pas triompher ses opinions, et qu'en même temps ses démarches soient connues, il y aura quelque chose de perdu ? Et ce quelque chose, qu'est-ce que c'est ! L'honneur, et c'est triste à dire. Si M. l'abbé eût cherché la vérité seule et pour elle-même, comme il convient à sa dignité de prêtre ; si ses démarches eussent toutes été inspirées par l'amour du bien et de la justice, aurait-il jamais pu compromettre son honneur quoi qu'il arrivât ? Et puis, quand même il n'aurait pas réussi à faire triompher ses opinions et que ses démarches eussent été connues, aurait-il subi un échec ? Assurément, non : il n'y a véritablement échec que quand, d'une façon ou d'une autre, on se laisse dominer par le mal. M. l'abbé Chandonnet n'aurait dû ambitionner que la seule possession de la vérité ; il aurait dû ne pas vouloir absolument le triomphe de ses opinions et être parfaitement décidé à en faire l'entier sacrifice du moment qu'il les reconnaîtrait erronées. S'estimer heureux d'être vaincu par la vérité, n'est-ce pas là la seule disposition digne d'un chrétien, d'un philosophe, d'un homme raisonnable ? Vaincre, quand on a pas la vérité pour soi, n'est-ce pas subir la plus funeste de toutes les défaites ? Est-il une honte plus grande pour l'intelligence que celle de se confirmer dans l'erreur ? Quoi de plus glorieux, au contraire, pour elle que de s'affranchir de l'erreur et de reconquérir la vérité ? Une défaite qui aurait ce résultat ne serait-elle pas le plus beau de tous les triomphes ?

Nous soumettons ces réflexions aux méditations de M. l'abbé ; nous lui croyons trop d'esprit pour ne pas admettre que nous lui parlons le langage de la raison et même de la raison éclairée par la foi.

X

Seconde lettre de M. l'abbé Chandonnet -jugement qu'il porte sur l'Index.

Nous en avons enfin fini avec la première lettre de M. l'abbé Chandonnet. Passons, maintenant à une autre qui, hélas! est de nature à le compromettre bien gravement encore et qui explique ce que jusqu'ici les plus perspicaces n'avaient pu comprendre.

Cette lettre porte la date du 22 Octobre, 1866, et elle s'ouvre ainsi :

" Voilà ma seconde lettre qui suit de près la première, si même
" elle ne l'accompagne. La première nouvelle est encore le gau-
" misme. Voici. On a trouvé les propositions au collége romain
" très-condamnables. Si vous croyez de même, si surtout vous
" trouvez qu'elles atteignent suffisamment la racine du gaumisme,
" je poursuivrai. Voici du reste ce que l'on me conseille.
" 1o. Ne rien dire à l'Index, et voici pourquoi. C'est que l'Index
" en est venu au point de ne noter que ce qui n'est plus que
" formellement héretique, et que les influences s'y font sentir trop
" puissamment, non pas sans doute pour dénaturer la vérité,
" mais pour ménager et laisser passer l'erreur."

Ainsi donc, au dire de M. l'abbé Chandonnet, les cinq propositions qu'il a péniblement élaborées et qui, à son avis résument tout le *gaumisme*, comme il affecte toujours de dire quand il s'agit de la méthode chrétienne, ont été jugées très condamnables au collége romain. Voilà toujours une fiche de consolation. Par malheur, cette institution n'a pas mission de porter un jugement qui fasse autorité. M. l'abbé sera donc obligé de s'adresser ailleurs; mais ce ne sera pas à la S. Congrégation de l'Index et la raison qu'il en donne, c'est que ce tribunal est devenu si coulant, si coulant qu'il ménage et laisse passer l'erreur, sans toutefois, remarque M. l'abbé, ne rien faire qui puisse dénaturer la vérité.

Il n'y a certes pas moyen de le dissimuler ici ; semblables paroles sont plus que suspectes : elles s'attaquent à la raison, au plus commun bon sens. C'est incroyable ! On peut ménager,

laisser passer l'erreur et cependant ne pas dénaturer la vérité! C'est donc dire clair comme deux et deux font quatre qu'il y a moyen de concilier ensemble l'erreur et la vérité? Mais comment la vérité peut elle se concilier avec l'erreur? Comment l'erreur peut-elle circuler librement, être ménagée, et la vérité ne pas en souffrir? Qui dit *erreur* ne dit-il pas le *faux*, *l'opposé* de *vérité*? *Erreur* et *vérité* ne sont-ils pas deux termes qui s'excluent de la même manière que les termes *ténèbres* et *lumière*? Conséquemment, par là même qu'on ménage et laisse passer l'erreur, on blesse nécessairement les droits de la vérité, on la dénature, on la détruit, on l'anéantit même.

M. l'abbé Chandonnet veut-il apprendre d'une voix plus autorisée que la nôtre combien est déraisonnable et scandaleux le langage qu'il vient de tenir? Qu'il prête l'oreille à ce que disait, il n'y a pas encore six mois, le savant évêque de Nîmes, Mgr. Plantier. " L'Eglise *redoute*, *déteste*, *maudit*, *combat et condamne* L'ERREUR " *sous toutes ses formes* et dans chacun des faux systèmes qu'elle " enfante. L'Eglise, qu'on le sache bien, n'est pas alarmée pour " elle-même ; l'erreur ne peut pas plus l'ébranler que les nuages " et les tempêtes ne peuvent éteindre le soleil. Mais elle a peur " et horreur des fausses doctrines, parce que L'ERREUR OUTRAGE " LA VÉRITÉ, qui est sainte comme Dieu même ; parce qu'elle " perd et corrompt les âmes, aveugle et renverse les gouver- " nements, pervertit, agite, divise, anéantit les peuples et produit " toute seule les scandales qui épouvantent le monde et les catas- " trophes qui le couvrent de ruines."

Et rappelons-nous-le, M. l'abbé Chandonnet se donne comme théologien ; il écrit de plus à un théologien les énormités que nous venons de signaler, et ce confrère et co-docteur applaudit à tout! C'est un théologien qui déclare que l'erreur peut subsister sans altérer la vérité! Mais, grand Dieu! quelle théologie est la sienne!!! Peut-il prétendre parler théologie quand il est en guerre ouverte avec le plus simple bon sens?

Remarquons encore que si jamais homme a tenu un langage indécent à propos de Rome, c'est bien M. l'abbé. Tantôt il accusait ses adversaires de n'être pas assez respectueux à l'égard de ce *centre où Pierre vint asseoir le roc solide* de la vérité ; il les qualifiait d'ineptes et de blasphémateurs, et le voilà maintenant

qui proclame qu'un tribunal institué par l'Eglise, tout exprès pour défendre et maintenir intacts les droits de la vérité, ménage et laisse passer l'erreur ! Peut-on imaginer quelque chose de plus outrageant à l'adresse de Rome, à l'adresse de l'Eglise qui vit de la pure vérité ! Ce langage n'est-il pas scandaleux et même véritablement blasphématoire ?

Encore une remarque. A propos du même objet, considéré sous le même rapport et dans les mêmes circonstances, M. l'abbé Chandonnet dit le *oui* et le *non* sans froncer les sourcils, aussitôt que les intérêts de la passion le demandent. Ainsi, s'agit-il d'un livre qui, comme la *Méthode Chrétienne,* lui déplaît et qui cependant ne peut être censuré par l'Index, pour la bonne raison qu'il est irréprochable ; on l'entendra affirmer, comme cela vient d'avoir lieu, que l'Index ménage et laisse passer l'erreur. S'agit-il, au contraire, d'un livre dangereux, dont la lecture est défendue par l'Index, et que cependant il affectionne et qu'il veut faire lire, en dépit de la défense ; il dira, comme il l'a fait à propos de Descartes, dans une de ses conférences de l'hiver dernier : " Vous " verrez que si l'Index proscrit des livres comme étant *ex professo* " contre la foi et les mœurs, qui contredisent directement ou " indirectement quelques-unes des vérités dogmatiques ou morales " dont l'Eglise a la garde, il est de fait aussi que l'on y met des " livres simplement par mesure de prudente économie." Plus loin il ajoute : " Il est évident que ce raisonnement : Tel livre est " à l'Index ; donc il contient des erreurs de doctrine, dogmatiques " ou morales, est une conclusion fausse et absurde."

Ici donc, la doctrine très-clairement professée par M. l'abbé Chandonnet, c'est qu'un livre peut être mis à l'Index, lors même qu'il ne renferme aucune erreur. Il soutient par conséquent tout juste le contraire de ce qu'il soutenait tout-à-l'heure. *O miseriæ humanæ !* Que le savant abbé, s'il ne se reconcilie pas avec le simple bon sens, qu'il a si violemment outragé dans cette partie de la lettre que nous commentons, se mette au moins d'accord avec lui-même. C'est bien le moins qu'on puisse exiger d'un homme qui veut être personnage et se faire regarder comme un savant entre les savants.

XI.

Autres espiègleries de M. l'abbé Chandonnet.

Nous venons de le voir, c'est une affaire réglée ; on ne s'adressera pas à l'Index, car ce tribunal est trop indulgent et de plus, les influences s'y font trop puissamment sentir. M. l'abbé, qui est l'intégrité et l'orthodoxie incarnées, veut quelque chose de mieux. Il n'est pas encore licencié en théologie, mais dans vingt jours il éclora ; tout embryon qu'il est, il ne craint pas de se mesurer contre une Congrégation romaine et d'affirmer que lui condamnerait ce qu'elle ne condamnera pas. Cependant, comme il n'a du Saint-Siège aucun pouvoir *ad hoc*, il lui faudra bien s'adresser à quelques unes de ces Congrégations romaines, qui seules sont autorisées à examiner les livres et à donner aux propositions qu'ils contiennent les notes convenables. Que fera donc M. l'abbé ? lui-même va nous l'apprendre : " Donc, dit-il, à M. B. Pâquet, s'adresser directement au St. Office."

Inutile de dire ici que M. l'abbé Chandonnet regarde le St. Office comme bien plus sévère que l'Index, cela se comprend de suite. Il nous faut même conclure qu'à ses yeux le St. Office est celui de tous les tribunaux romains, chargés de veiller à la pureté de la doctrine, le seul qui soit le moins enclin à ménager et à laisser passer l'erreur, car s'il en connaissait un autre plus sévère il ne manquerait pas de le signaler à M. l'abbé B. Pâquet et de lui dire que c'est à celui-là qu'il faut dénoncer la *méthode chrétienne*, tant il brûle de lui faire subir l'humiliation d'une censure. Tous les efforts de M. l'abbé Chandonnet ayant raté on ne peut plus parfaitement, et la doctrine de la *Méthode Chrétienne*, loin d'avoir été condamnée, ayant été en tous points confirmée par la lettre du Cardinal Patrizzi, il faut bien bon gré mal gré que M. l'abbé reconnaisse qu'il ne sera jamais possible d'avoir plus raison que nous l'avons.

Il a une autre recommendation à faire à M. l'abbé B. Pâquet :
" envoyer au St. Office, dit-il, ces propositions (telles que tu les
" as reçues, ou autres *condamnables*) avec l'indication et la réfé-
" rence aux brochures."

Cela signifie : " Si tu ne trouves pas, cher et dévoué M. Pàquet, que j'aie assez bien réussi à dénaturer le sens d'un assez grand nombre de propositions, émises par nos adversaires, viens à mon secours ; mets à mon service ton contingent d'habilité et défigure, dans leurs écrits, les autres passages qui peuvent se prêter assez facilement à la falsification et que par malheur je n'aurais pas remarqués." Quant à la référence aux brochures, on verra quelle garantie elle peut offrir, quand on entendra plus tard M. l'abbé Chandonnet dire à M. l'abbé B. Pâquet qu'il ne faut pas les mentionner toutes ni montrer celles où il est question de Messeigneurs Filippi et Gaume. O honnêteté ! O bonne foi ! O Saint amour de la vérité et de la justice ! Combien de fois vous êtes-vous voilé la face pendant que tout ceci se tramait dans l'ombre ?

XII.

M. l'abbé Chandonnet fait accuser le clergé canadian.

Tout ce que nous avons vu jusqu'à présent pâlit devant ce qui va suivre. Jamais nous n'aurions pu supposer que la passion, l'esprit de partie fut capable de jeter dans les excès que la vérité et la justice nous forcent de dévoiler. Voici donc le dernier conseil que M. l'abbé Chandonnet donne à M. l'abbé B. Pâquet :

" Enfin, *pour mieux assurer le succès* de la demande, il fau-
" drait que Mgr. l'Administrateur, lui-même, présentât ces propo-
" sitions EN SE PLAIGNANT DU MAL QUE CES IDÉES FONT DANS LA
" PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE OU DANS SON DIOCÈSE. Voilà."

Ces quelques lignes nous revèlent tout un mystère de criante iniquité. MM. les abbés Chandonnet et Pâquet savaient parfaitement bien que les idées chrétiennes, ou mieux, que l'opinion du clergé canadien en faveur de la réforme demandée ne produisait aucun mal ; ils savaient bien que les petits scandales, qui avaient surgi à l'occasion de la question des classiques, n'étaient que des faits isolés, imputables pour la plupart à M. Chandonnet seul ; mais comme il fallait tout mettre au pire pour avoir une réponse de Rome et surtout une réponse qui leur donnât raison et con-

damnât les partisans du système chrétien, ils n'hésitèrent pas à mettre tout en œuvre pour que le clergé canadien fut représenté à Rome sous les traits qui ne convenaient guère qu'à eux seuls.

Ainsi donc, si le clergé canadien, l'un des plus respectables à tous égards, s'est vu soudainement livré à la vindicte publique ; s'il s'est vu représenté, sur tous les points du Canada à la fois et presqu'à la même heure, comme rebelle à l'autorité de ses supérieurs légitimes ; si les journaux d'Europe mêmes ont fait sonner bien haut le scandale que ce clergé donnait aux fidèles par de prétendues graves dissentions ; si la cour de Rome enfin s'est émue à ce sujet et si elle a flétri la conduite d'hommes tout-à-fait irréprochables, c'est grâce aux conseils, aux insinuations perfides de MM. les abbés Chandonnet et Pâquet.

Dominés par la pensée qu'ils ne pourraient jamais faire prévaloir légitimement leurs opinions, ils ont sacrifié à leur sotte vanité, à leur orgueil, à leur esprit de vengeance la réputation d'un très grand nombre de prêtres, la gloire et l'ornement du sanctuaire. C'est de gaîté de cœur qu'ils se sont décidés à ourdir une infâme calomnie et qu'ils s'en sont rendus coupables ! Quelle conduite atroce ! Ce n'était pas assez d'user d'artifices, de substituer des propositions de leur propre fabrique aux écrits qu'il eût fallu soumettre franchement à la Congrégation du St. Office ; ce n'était pas assez de dire que telles étaient les propositions émises et défendues par les partisans de la méthode chrétienne ; ce n'était pas assez de tromper leur évêque et de le pousser à agir conformément à leur bon plaisir, il fallait encore que, par la plus criante des injustices, ils fissent peser sur tout ce clergé, qu'ont toujours recommandé les plus hautes vertus, des accusations d'une nature fort grave.

Oh ! que la honte et l'ignominie reste attachées aux pas de ceux qui ont commis cette iniquité ! S'ils peuvent encore apprendre quelque chose ; s'ils sont susceptibles de réforme ; s'ils peuvent être influencés par le bon exemple, qu'ils apprennent l'humilité, la parfaite soumission de ceux qu'ils ont cruellement dénigrés. Le clergé canadien, on nous l'assure et on nous en donne les plus fortes garanties, n'a pas dit un mot, n'a pas proféré le plus léger murmure en ces tristes moments où il était sous le coup d'une accusation qui devait lui être infiniment sensible,

lui qui a toujours si profondément respecté et vénéré ses évêques, son archevêque actuel surtout. Il a fait mieux encore ; ce clergé, accusé à Rome, à l'instigation de jeunes orgueilleux, de ne pas respecter la voix de ses supérieurs, n'a pas plutôt su que son premier pasteur gémissait à cause de certains embarras financiers, qu'il a pris spontanément la généreuse détermination de lui venir efficacement en aide et qu'il s'est immédiatement chargé de payer pour lui une dette considérable. Quel vigoureux et solennel démenti donné aux perfides accusations de MM. les abbés Chandonnet et Pâquet ! Si la honte ne pénètre pas jusqu'à la moëlle de leurs os ; s'ils n'implorent pas le pardon de ceux qu'ils ont si gratuitement et gravement offensés, ils ne sont plus dignes de figurer dans une société qui obéit aux lois de l'honneur et de la décence.

Est-il besoin d'ajouter que les deux Messieurs, qui font ainsi métier d'escroquer des condamnations de Rome et d'en affubler les honnêtes gens, sont tous deux chargés de diriger la jeunesse et de la former ; l'un est à la tête d'une Ecole-normale ; l'autre professe la théologie et contribue pour une large part à former les élèves du sanctuaire. De tels maîtres sont-ils bien propres à inspirer la confiance ? Sont-ils tels que les veut l'Eglise ? La réponse ne saurait être douteuse.

XIII.

Nouveaux détails.—M. l'abbé Chandonnet insiste pour que le secret soit inviolablement gardé.

Si nous continuons l'examen de la seconde lettre de M. l'abbé Chandonnet, nous acquerrons la certitude pleine et entière qu'il a agi avec une extrême malhonnêteté, malhonnêteté d'autant plus déplorable qu'elle procède avec un imperturbable sang-froid. Jugeons-en par ce qui vient à la suite de la partie que nous venons de commenter.

" Dans la pensée, continue M. l'abbé, qu'on veuille donner
" suite à ces premiers pas, je t'expédie de nouveau les propo-
" sitions avec les références aux brochures, *et même un modèle de*

" *pétition où Monseigneur n'aurait qu'à faire la partie qui regarde* " *le mal produit.* Les brochures, je les ai toutes ; il ne sera donc " pas nécessaire de les envoyer. Il suffira de dire au Secrétaire " que je suis chargé de les lui remettre. Ce qui d'ailleurs me " fournira l'occasion de faire remarquer plus aisément l'accord " entre les propositions présentées et les idées et même les mots " des brochures. Si Mgr. de Québec ne juge pas à propos de " faire cette demande au St. Office, et si cependant tu me réponds " qu'il est bon de poursuivre, je poursuivrai ; mais le succès de- " vient beaucoup plus douteux. Donc une réponse, vite. On " n'a pas une seconde à perdre. Un secret des plus profonds ; " que jamais en dehors d'un cercle *infiniment* restreint, AME QUI " VIVE N'APPRENNE UN MOT DE CELA."

M. l'abbé Chandonnet l'avoue sans détour : c'est lui qui a fait la pétition envoyée à Rome pour provoquer la condamnation de la *Méthode Chrétienne.* Cet aveu ne laisse plus la possibilité d'émettre l'ombre d'un doute sur ce que nous disions précédemment, que c'était M. l'abbé qui, de concert avec M. l'abbé B. Pâquet, avait à peu près tout manipulé dans cet épisode de la question des classiques. Une chose d'ailleurs le laissait assez clairement voir : la parfaite conformité des propositions latines adressées à M. l'abbé Pâquet avec les questions que Mgr. de Tloa dit avoir posées à la Congrégation du St. Office.

Quant au *mal produit dans le clergé canadien*, M. l'abbé paraît n'avoir rien rédigé là-dessus ; mais il n'a pas moins tout le mérite de la chose, puisque c'est lui qui a soufflé qu'il fallait l'exploiter et le faire valoir, réel ou non, parce que c'était à peu près l'unique moyen d'obtenir de Rome une réponse telle qu'il la désirait.

Et puis, quelle est édifiante la recommandation, que fait M. l'abbé Chandonnet à son digne ami, de garder sur toutes ses démarches le plus profond secret ! Il insiste là-dessus ; c'est la seconde fois qu'il en parle. N'est-ce pas là avouer aussi clairement que possible qu'il joue gros jeu et que les pions lui salissent les doigts. Ah ! ce n'est pas de cette façon qu'on mène une affaire, quand on a la vérité et le droit de son côté. Non, jamais la vérité, jamais les procédés honnêtes n'ont craint la lumière du grand jour : les oiseaux de nuit seuls aiment les ténèbres.

Lorsqu'on exige un silence aussi absolu, lorsqu'on veut que les

moyens employés pour arriver à un but soient éternellement ensevelis dans le plus profond oubli, c'est le signe certain qu'on a exécuté de honteuses tricheries et qu'on prend ses précautions afin d'être en mesure d'y recourir encore en d'autres circonstances.

Ce dernier mot de M. l'abbé Chandonnet nous permet de tâter une fois de plus, et à loisir, son honneur, sa probité, sa bonne foi, son esprit sacerdotal. Il est triste de le dire, mais enfin, c'est l'exacte vérité : la couche en est fort mince. De toutes ces belles qualités, on ne trouve en lui que le vernis extérieur. M. l'abbé B. Pâquet n'est pas en de meilleures conditions. Tous deux savent être luisants lorsqu'ils sentent les regards d'un quelqu'un peser sur leur personne, mais sitôt qu'ils sont débarrassés de ce poids, ils exhibent des laideurs tellement prononcées que ceux qui les aperçoivent rougissent instinctivement pour eux.

XIV

Autre supercherie de M. l'abbé Chandonnet.

M. l'abbé Chandonnet n'est pas à bout de conseils et de remarques. En voici une qui met à nu sa probité :

“ Encore une remarque, continue-t-il. Tu t'apercevras que le
“ nom de Mgr. Gaume n'y est point et que je n'ai rien tiré de lui
“ *afin de n'être pas obligé de renvoyer à ses ouvrages ;* c'est afin
“ que rien, qu'aucun nom ne paraisse directement intéressé dans
“ l'examen et la réponse. On m'a bien recommandé d'en agir
“ ainsi. Enfin voilà ; jugez et faites vite ; ou bien réponds-moi
“ qu'il faut me tenir tranquille. Quel triomphe pour le Séminaire
“ si les grands principes du gaumisme étaient condamnés !”

Encore du vilain sous une autre forme. Comme M. l'abbé Chandonnet le dit expressément, il s'agit de faire condamner les grands principes du gaumisme, c'est-à-dire, les propositions qui résument ou qui sont regardées comme résumant la thèse qu'a soutenue et défendue Mgr. Gaume. Or, il semble que jusqu'ici la loyauté et la stricte justice ont toujours demandé que, quand on veut faire condamner les propositions émises par un auteur, on prenne ces propositions dans les œuvres mêmes de cet auteur,

qu'on examine bien le contexte, ce qui suit, ce qui précède, afin d'avoir très-exactement la pensée de cet auteur et non celle d'un autre qui lui serait substituée.

Que dirait M. l'abbé Chandonnet, si quelqu'un, voulant faire passer condamnation, par exemple, sur les *Conférences* qu'il a données depuis son retour d'Europe, en extrayait certaines propositions qu'il arrangerait à sa façon, puis, cela fait, sollicitait la condamnation du *Chandonnetisme?* M. l'abbé ne crierait-il pas à l'injustice, à la plus criante des malhonnêtés, si on lui appliquait les recettes dont il use envers son prochain? Est-ce ainsi qu'il entend qu'on l'interprète? Pourquoi donc deux poids et deux mesures? Pourquoi M. l'abbé veut-il faire condamner le gaumisme sur des pièces, par lui fabriquées, et prend-il toutes les peines du monde pour que les seuls documents qui devraient être produits et mis en cause, puisqu'on doit se prononcer sur la doctrine qu'ils renferment, soient soigneusement mis à l'écart! O chandonnetisme! chandonnetisme! que ton odeur est nauséabonde!

M. l'abbé Chandonnet, si exigeant quand il doit payer de sa propre personne, prétendra-t-il que les autres hommes, même ceux dont la réputation est européenne, sont d'une espèce inférieure à la sienne, et qu'ils doivent être traités avec moins d'égards et de justice que les derniers des valets de chambre. M. l'abbé B. Pâquet son illustre adjoint, a-t-il en sa besace de docteur certains principes nouveaux de morale qui légitiment de semblables façons d'agir? nous serions vraiment curieux de le savoir!

Que M. les abbés Chandonnet et Pâquet aient donc le courage de l'avouer; pour prendre la détermination de faire usage de moyens de cette espèce, il faut avoir une bien mauvaise cause à défendre, bien peu de noblesse de sentiments et une pente secrète à mal faire. O vérité! dépôt sacré, dépôt trois fois saint que Jésus-Christ a confié à ses prêtres, c'est donc ainsi que des lèvres sacerdotales te trahissent. Tu ne seras donc respectée que si leurs intérêts le demandent! autrement, ils te fouleront aux pieds et t'accableront de mépris. Pour eux, l'affaire capital, c'est de mettre en relief, et à tes dépens, leur chétive personnalité. Que Dieu prenne en compassion de tels hommes, qu'il leur pardonne et qu'il opère en eux un changement profond et radical. C'est le seul mal que nous leur souhaitons.

XV.

Dernières recommandations de M. l'abbé Chandonnet.

M. l'abbé Chandonnet termine enfin par ce qui suit :

“ Pour moins retarder les choses, on me dit ce matin qu'il faut
“ écrire tout de suite, afin que l'évêque écrive immédiatement
“ au Secrétaire du St. Office, dans le sens que j'indiquais plus
“ haut. Puis, qu'il ajoute que je suis chargé de passer au Secré-
“ taire les brochures et les références désirables. Il faudra en
“ même temps que tu m'envoies, marqué du sceau de l'évêque, le
“ programme d'études du Séminaire de Québec, afin que, en le
“ comparant à ceux de Rome, on puisse bien s'assurer *qu'il est*
“ *aussi chrétien.* Si Monseigneur, au lieu de s'adresser directe-
“ ment au Secrétaire du St. Office, veut bien adresser à moi, je
“ lui transmettrai le tout ensemble. Comme j'ai fait quelques
“ légères modifications dans les propositions, je te les renvoie.
“ Notes.—Ne mentionne pas le nombre des brochures, car je
“ tâcherai de me passer de celles où paraissent trop clairement
“ les noms de Messeigneurs Filippi et Gaume.”

Il n'y a donc pas de doute possible : tout, dans le dernier épisode de la question des classiques, a été fait par M. l'abbé Chandonnet ou d'après ses inspirations. Les pièces que Mgr. de Tloa a adressées au St. Office, ont été rédigées dans le sens indiqué par ce digne abbé ; c'est lui qui dirigeait toutes les opérations à Rome et à Québec. Un prince de l'Eglise a été gravement trompé ; on a indignement abusé de sa bonne foi. M. l'abbé Pâquet est, en cette affaire, aussi gravement coupable que M. l'abbé Chandonnet, car ils agissaient tous deux *per modum unius.* Ces deux Messieurs n'ont raisonnablement parlant, rien à répondre qui puisse les justifier ; ils se sont même jetés dans une ornière telle qu'il leur devient impossible de pallier leur conduite. Ils ont sciemment usé de fourberies ; ils les ont méditées à loisir et combinées avec le plus grand soin ; ils savaient qu'en cela ils agissaient très-mal, que leur rôle était inique et honteux ; mais ils n'y regardèrent pas de si près, comptant que jamais *âme qui vive* ne saurait mot de toutes leurs machinations. Dieu a permis

cependant qu'elles fussent dévoilées, car il aime infiniment la justice et la vérité.

Nous l'espérons donc, le chandonnetisme n'aura pas de vogue ; il est né caduc, comme tout ce qui croît en lieu malsain. Le dernier mot que nous venons de lui entendre proférer suffit pour inspirer le dégoût. Qu'on veuille bien le remarquer, en effet ; tout à l'heure M. l'abbé ne voulait pas pour tout au monde qu'on référât aux œuvres de Mgr. Gaume. Il enchérit maintenant ; il pousse la malhonnêteté jusque là même qu'il recommande de ne pas mentionner toutes les brochures, parce que, s'il fallait les faire examiner toutes, on verrait percer trop clairement les noms et les opinions de Messeigneurs Filippi et Gaume. Et ce sont justement ces brochures qui sont spécialement en cause ! M. l'abbé demande à grands cris qu'on les condamne, qu'on les anathématise, et cependant il ne veut pas qu'on les laisse voir, il les soustrait aux regards des examinateurs ! Aurait-on jamais pu soupçonner que le manque de franchise existât à ce point chez lui ? Aurait-on jamais pu croire que l'égoïsme, que l'esprit d'orgueil et de vengeance pût aveugler à ce point un homme qui se donnait comme dévoré du besoin d'embrasser une vie plus parfaite, que la dévotion poussait à se faire passioniste ! Non, assurément ; il faut qu'il fasse lui-même sa confession, pour que nous ayons une idée exacte de ce qu'il est capable de faire et d'oser. Et M. l'abbé B. Pâquet approuvait et encourageait toutes ces manœuvres : la fin justifiait les moyens. Est-ce donc là ce qu'enseigne la morale ?

XVI.

Résumé et Conclusion.

Nous voici donc au terme de notre brochure. Ici notre manière de dire n'est pas tout-à-fait exacte : cette brochure n'est pas précisément la nôtre ; c'est M. l'abbé Chandonnet qui réellement l'a faite, c'est lui qui en est le véritable auteur. Et en effet, que renferme-t-elle ? Pas autre chose que ce qu'il a publié sur *l'Evénement* et écrit à M. l'abbé B. Pâquet. Notre travail n'a consisté

qu'à citer ces pièces et à faire ressortir ce qu'elles renferment. Nous avons cru devoir les citer en entier, surtout les lettres de M. l'abbé dans les parties qui ont trait à l'affaire des classiques, car si, dans ces parties, nous eussions omis un seul mot, on aurait peut-être pu nous soupçonner d'avoir voulu, par là, porter préjudice à l'auteur et augmenter l'odieux qui pèse sur lui ainsi que sur M. l'abbé Pâquet. Or, nous ne voulons pas que M. l'abbé Chandonnet puisse nous reprocher d'avoir suivi sa tactique, c'est-à-dire, d'avoir caché en tout ou en partie les pièces qu'il fallait nécessairement produire pour rendre hommage à la justice et à la vérité. Non-seulement nous avons tout cité, mais nous avons même conservé très-scrupuleusement l'ordre qu'il a suivi dans le développement de ses idées, de ses plans, dans l'exposé de ses manœuvres; nous avons, en un mot, laissé chaque partie à la place qu'elle occupait relativement aux autres.

M. l'abbé Chandonnet ne pourra donc pas nous accuser de l'avoir représenté sous des traits qui lui sont étrangers : nous avons donné son portrait d'après nature et d'après nature prise sur le fait. Qu'il ne soit pas beau, c'est incontestable, et voilà ce qui nous fait peine. Nous le disons sincèrement, car il était au pouvoir de M. l'abbé de n'avoir pas aussi triste figure. Il pouvait, il devait même être beau de cette beauté que donnent la noblesse de sentiments, l'amour de la justice et de la vérité, le vrai zèle pour le bien, l'humilité chrétienne. Il ne l'a pas voulu, non plus que M. l'abbé B. Pâquet; il est par là même entré dans une triste voie, et, que tôt ou tard il en gémisse, on pourra toujours lui dire : *c'est là votre ouvrage !*

Oui, c'est là son ouvrage ! De tant d'idées qui circulent de par le monde, M. l'abbé Chandonnet en a pris une en aversion ; il lui a voué une haine éternelle et lui a déclaré une guerre implacable. Mais cette idée, qu'est-elle donc ? Porte-t-elle l'irréligion ou l'impiété dans ses flancs ? Eh ! mon Dieu, non ! Tous les hommes les plus éminents que l'Eglise et l'Etat comptent dans leur sein la proclament excellente et sainte; il y a plus : le grand et vénéré Pie IX lui-même encourage fortement tous ceux qui travaillent à la faire triompher. Et pourrait-il en être autrement, quand cette idée n'est que l'idée chrétienne, en tant qu'elle veut pénétrer et vivifier toutes les parties de l'enseignement donné à la jeunesse ?

Mais M. l'abbé, nous ne savons pour quel motif, ne veut pas voir ce que tout le monde voit. Il met à combattre cette idée un incroyable acharnement : il accable de sarcasmes ceux qui s'en déclarent les propagateurs ou les défenseurs : il leur prodigue les dédains et les mépris ; à ses yeux, ils ne sont que des ineptes et des blasphémateurs. Pie IX a tout particulièrement l'honneur de recevoir de si gracieux compliments de la part de M. l'abbé, puisque Sa Sainteté a toujours soutenu et encouragé Mgr. Gaume dans sa lutte contre le paganisme dans l'enseignement, et que l'an dernier encore elle lui faisait écrire de ne pas se décourager, que la cause qu'il défendait est la cause de Dieu.

Que d'autres se préoccupent à l'occasion de tant d'erreurs, dénoncées comme funestes et monstrueuses dans les encycliques des derniers papes, erreurs qui se glissent partout, qui prennent toutes les formes, qui menacent de faire crouler l'édifice social et de détruire la civilisation chrétienne, M. l'abbé verra leurs angoisses d'un œil passablement indifférent ; pour lui, il n'est pas homme à se déranger pour si peu. Pourvu qu'il parvienne à extirper le gaumisme de dessus la face de la terre, il pense que tout est sauvé et qu'il a bien mérité de la patrie.

Et pour extirper ce gaumisme que fera-t-il ? Tout ce qu'on voudra, pourvu qu'il atteigne ses fins sans trop endommager sa réputation. Publiquement, il parlera le langage de la duplicité ; il maniera les armes qu'on ne trouve d'ordinaire qu'aux mains de l'esprit d'erreur ; il usera d'expressions vagues, creuses, indéterminées, de couleur indécise ; il les détournera de leur sens propre. Il exposera par là bon nombre de ceux qui l'écoutent ou qui le lisent à donner dans de très-graves erreurs, mais pourquoi s'embarrasserait-il d'un tel souci : pourvu qu'il tue le gaumisme, ce qui est le point capital, ne méritera-t-il pas absolution pour tous les accessoires ?

Il fera plus encore : il représentera dans ses lettres les Congré gations romaines, qu'il présume ne devoir pas lui donner gain de cause, comme ménageant et laissant passer l'erreur ; il soustraira aux yeux des examinateurs de la doctrine de Mgr. Gaume, non-seulement les œuvres de cet illustre écrivain, mais encore les brochures qu'il veut faire condamner ; il leur substituera des propositions qui ne sont nullement le résumé des doctrines qu'elles

contiennent ; il surprendra la bonne foi de son évêque, et lui fera parvenir sous prétexte de lui rendre service, un modèle de pétition que Sa Grandeur n'aura qu'à signer ; il lui suggèrera même d'accuser son clergé, et ce sera M. l'abbé B. Pâquet, qui se chargera de faire voir qu'en bonne morale la chose doit être ainsi faite ; enfin il demandera en grâce qu'on le charge de mener l'affaire à Rome, d'expliquer certaines choses, car il ne lui suffit pas de tromper un évêque : puisque les circonstances le favorisent, il serait bien aise d'induire en erreur une Congrégation romaine ; il se flatte de lui présenter les faits sous un jour tel que jugement sera rendu en sa faveur.

En a-t-il été ainsi cependant ? On sait que non ; Dieu a fait servir toutes les manœuvres et les fourberies de M. l'abbé au triomphe de la vérité et de la justice. La réponse, qu'on voulait avoir de Rome et qu'on a arrachée par de très-odieux moyens, est enfin venue et elle n'a fait que confirmer de point en point la doctrine soutenue par les partisans de la méthode chrétienne. Elle a même fait plus que la confirmer, elle a proclamé son triomphe. Il faut donc, et c'est là la conclusion que nous avons à tirer de ce qui précède, que le système chrétien soit bien celui que veut le Saint Siège, que veut et qu'à toujours voulu l'Eglise, puisque, malgré tant de ténébreuses machinations, si habilement conduites, malgré tant de ruses et d'efforts, il a reçu une dernière et si haute approbation. Comme tout ce qui est bon, saint et destiné à produire une immense somme de bien ne jette de profondes racines dans le sol et ne s'y affermit qu'au sein des tempêtes, il a fallu que le système chrétien d'enseignement soulevât contre lui toutes les colères et les rages. Dieu a même permis que de bons et sincères catholiques se soient posés devant lui comme adversaires ; il le fallait pour mieux faire briller la vérité dans tout son éclat. Aujourd'hui, nous l'espérons, la lumière est faite, et ceux qui, sans avoir pris suffisamment connaissance de la thèse de Mgr. Gaume, l'ont d'abord condamnée, répareront le tort qu'ils ont eu, en travaillant avec zèle à opérer une réforme qu'appellent de tous leurs vœux tant de saints prêtres et de respectables pères de famille. Réjouissons-nous donc et mettons la main à l'œuvre avec plus de courage que jamais, sûrs que nous sommes de

travailler pour la plus grande gloire de Dieu, selon que l'a déclaré Pie IX.

Quand à MM. les abbés Chandonnet et Pâquet leur position est des plus tristes ; ils se sont gravement compromis. Ils ont accompli une œuvre inique et ils savaient ce qu'ils faisaient ; même, à l'heure qu'il est, ils s'applaudissent encore de tout ce qu'ils ont tramé ; ils ne regrettent qu'une chose, c'est de n'avoir pas pu amener Rome à condamner la justice et la vérité. Dieu a donc permis que tels hommes fussent démasqués, en dépit des précautions qu'ils ont prises pour que personne ne connût jamais les voies tortueuses qu'ils aiment à fréquenter quand il fait nuit, au profit de l'erreur et au détriment de la vérité.

Les lettres de M. l'abbé Chandonnet, que nous avons en notre possession, n'ont pas été frauduleusement extorquées ; c'est, nous l'avons déjà dit, la Providence qui les a mises entre les mains de ceux qui nous les ont fait parvenir. Qu'on ne nous reproche pas de les avoir rendues publiques : il n'y avait pas de secret naturel à garder en pareil cas, car c'est pour tout homme un devoir de dévoiler les complots formés en haine de la justice et de la vérité. Il fallait en outre faire connaître les accusateurs du clergé canadien, les motifs qui les faisaient agir et par là mettre un terme à de nouvelles perfidies. Si MM. les abbés Chandonnet et Pâquet trouvent commode de dresser leurs batteries dans l'ombre et de frapper à droite et à gauche, tout autour d'eux, pour se donner le plaisir de mal faire, ils apprendront qu'il y a des lois divines et humaines qui permettent de les gêner dans leurs ébats.

Nous ne devons pas dire adieu à M. l'abbé Chandonnet, car peut-être avant longtemps nous aurons occasion de lui prouver que non-seulement nous avons pu voir Rome, mais même que nous l'avons assez bien connue et surtout assez bien comprise.

déclaré

position
Ils ont
saient ;
tout ce
n'avoir
Dieu
épit des
jamais
ait nuit,

n notre
st, nous
ains de
che pas
naturel
evoir de
et de la
eurs du
mettre
Chan-
batteries
t autour
ont qu'il
ner dans

net, car
prouver
me que
prise.